

JEAN DUPONT

PLONGEE D'HIVER

Editions QazaQ

ISBN : 978-2-492483-59-2

Pirate

non – non – je ne peux pas voir cela – non – je ne comprends pas ce que tu dis. Je ne comprends pas ce que tu dis, non, Non ! je ne comprends pas ! – ta parole continue, ta parole continue, ta parole ne passe pas – ta parole n'est pas le couteau dans le ventre : pas plus la pierre jetée dans l'eau elle est l'impact qui n'arrête pas de rayonner et traverse mon corps, la lumière d'un soleil qui éclabousse. Je ne peux pas « Je ne peux pas » voir cela, et tout se noie autour • Mais ! Mais si je ferme les yeux, comme deux ailes deux rameaux deux volets, si je ferme les yeux et si comme un oiseau plonge dans un lac je peux oublier ta parole si comme fondue à cette seule et absolue fossile-vague-chute-soleil-clochette direction je peux descendre ta gorge, poitrine, ramper,, trempée,, dans la bouche ouverte et tellement heureuse du ruisseau dans le bruit de l'eau qui coule dessous mon ventre dans le tunnel-tu ne m'aimes plus peur-pâte-râle-ravale où mes oreilles tombent et où mes deux mains deux deux pieds s'enfoncent s'enfoncent s'enfoncent dans le trou introuvable où l'on touche le visage des secrets avec des doigts neufs : « et que et que » : et qu'enfin arrivée à cette seconde rouge et vivante cette seconde-mal moment mauvais_cette seconde comme un animal « et que », où ce mot MAUdit de "pirAte" est rentré comme un ver : si arrivée à cette seconde et si celle-ci entre mes mains (mains amoureuses trop amoureuses) si arrivée et si à cet instant je peux parler enfin à ton cœur, : alors je ne te changerai pas, alors je n'en aurai même pas envie, de te changer te dire de rester ou seulement de me donner un regard comme avant ; je tournerai, je tournerai ton cœur, les rires d'enfants, les joies invasives que tu as semées partout dans tes sillons, dans tes tourbillons [quelques-unes en moi ont germé], tout, je tournerai tout, les années parties en courant, nos deux mains qui ensemble ont poussé comme un fruit, chacune dans la bogue de l'autre, je tournerai ma mère, mon père mon frère et Tout ! Tout ce que l'amour a fait perdre a fait aimer perdre à ta liberté et être vaincue, Tout, je tournerai tout vers cette forêt qui te protège, vers cette immense famille qui t'aime, et vers cette guerre qui est la nôtre, qui marche sur ses deux jambes et qui nous regarde.

La première feuillaison, les premiers bourgeons éclatés. Dix-neuf ans. Une seule fois • Hier, nuit. Nous t'attendons. Ma mère, mon frère, moi. L'obscurité est chaude et le silence est épais comme le sont des corps endormis. Je sens, partout, autour, avec une espèce de concentration tout à fait inhabituelle, des gouttes de sueur coulent le long de mes tempes, il y a mon cœur qui bat, très fort, je distingue exactement le rythme de la respiration de ma mère et de mon frère, tu ne rentres pas. Nous attendons... nous attendons..... il y a, je crois, une

certaine ironie dans ce moment que nous vivons et qui s'est immédiatement gravée dans ma mémoire... ces événements qui nous touchent collectivement nous donnent de la douceur, quand en temps normal nous ne sommes pas capables d'une telle gentillesse les uns pour les autres... nous attendons... il nous faut donc une guerre pour pouvoir nous aimer un peu correctement..... il est drôle, d'ailleurs, de voir que la mémoire ne semble pas un phénomène relatif au passé mais bien au présent, de voir qu'alors que cela est précisément en ce moment même en train de se produire je suis pleinement consciente que ce certain sentiment d'ironie que j'ai en moi à cet instant qu'il y a quelque chose me parvient comme nouvellement se grave dans ma mémoire... nous attendons... nous attendons... et que je sais déjà que ce souvenir ne s'effacera pas..... c'est comme si nous avions déjà vécu notre vie, nous ne la découvrons pas nous la reconnaissons... et la mémoire ne nous permet pas de nous souvenir de notre passé dans notre présent, mais de nous souvenir de notre présent dans notre vie qui, elle, est déjà passée... nous attendons... nous atten : tu rentres. Tu vois que nous t'attendions, tu t'assois ; mon frère commence à parler. Depuis qu'ils ont tué notre père c'est lui qui tranche les désaccords dans le clan. Tu as toujours été le meilleur au tir, c'est donc toi qui déclencheras l'embuscade de demain étant le seul à pouvoir atteindre un homme à cette distance. Ils commenceront à traverser la rivière marquant le début de notre territoire dans la forêt à l'aube leur chef arrivera à midi qui a tué notre père. Ils choisiront de passer juste après la grande cascade car nous ne devrions pas les attendre venir de la partie la plus accidentée de la rivière. Rivière, Soleil, convergent à cet endroit. Tu attendras l'arrivée d leur chef dans l'eau allongé comme un Grocroco touvert foutré au milieu d la rivière dont l'œil s'eul et l'bout d'nez_d'épassent en haut d la cascade au bord (et c'est le Minotaure ! Giel'ments d'jus d'prune pourrie ! Baston dans l'RER !! [Baston ! :, Prout {!} ! :, BASTON !!!]) de sorte que tu ne seras pas vu par eux le soleil se levant derrière toi les éblouissant dans ta direction. Le soleil te découvrira à eux à midi ne les éblouissant plus passant de derrière à au-dessus de toi tu abattras leur chef à ce moment qui arrivera. Nous sortirons tous la seconde suivante peut-être les aurons-nous avec la surprise et la mort de leur chef. Nous n'avons qu'une occasion si nous ne les tuons pas tous ils reviendront. Hier soir, donc, tu écoutais mon frère expliquer tout cela, calmement, avec cet air que tu as toujours, tes yeux comme morts et aspirés de l'intérieur. Contrairement à ce que pensent mon frère et ma mère ce n'est pas depuis peu que tu as perdu toute ta gaieté, abandonné tes habituels exercices, ce n'est pas la mort de notre père la guerre ou nous deux qui t'a donné cette expression couleur de nuit sur le visage. Tu n'as jamais été autrement, en réalité. Mon souvenir le plus marquant pour expliquer ce que je veux dire est évidemment ce qui s'est passé quand nous avions douze ans. Je me souviens

vraiment bien de cette journée tu sais, il faisait beau ! un temps magnifique !, je me souviens parfaitement de la lumière dure pure et tranchante par exemple sur notre peau mouillée/l'eau brillait/métal/aimer aime aime/toutes les veines de dedans et de dehors mon corps/revers/joye/chair/chair et plus qu'en rêve je tiens tout cela encore/ma main/aimer main aime/ma aimain et si tu veux de moi aime et si tu veux de moi/jus/lumière. C'était un peu avant midi, on jouait toi et moi dans la rivière après la grande cascade justement parce que c'est aussi l'endroit le plus amusant pour se baigner. Nous avons encore nos corps d'enfant à ce moment-là, nous ne connaissons pas la pudeur et le désir. Et pas seulement le corps des enfants, nous ne connaissons pas plus la peur et la force qui lui succède. Mais puisque dans le cours du temps son opposé succède à chaque chose le soleil finit alors de se hisser au-dessus de nous le zénith succéda à l'aube dans le jardin le fruit tomba de l'arbre. J'ai l'impression de me retrouver encore une fois devant ta tête tu sais mais genre vraiment !, avec toutes tes petites idées roses et fraîches baignant dans ton jus de cerveau qui hop ! première fois ! à poil et dépucelées par ce soleil brûlant !! maintenant accroché comme une ampoule là au-dessus de nos têtes. On ne s'intéresse pas vraiment aux enfants, on ne sait pas combien c'est une culture difficile. On ne sait pas combien ce qui n'est que germe et impression aujourd'hui un jour sera racine et réalité, les deux genoux dans la terre à travailler. Et alors, donc, toutes tes petites idées, elles ont commencé à chauffer,, lentement,, dans ta casserole,, et je te le redis c'est vraiment comme si je t'avais encore une fois devant moi je revois tellement tous ces petits bruits !, cette petite fumée qui essaie difficilement de s'échapper, et les odeurs !, ça sentait tellement bon et bizarre, les petits glouglous, la mousse qui déborde du couvercle et coule sur le côté, le long de tes tempes et dans tes cheveux. Tu as soulevé ton couvercle, pris une grosse de tes idées. Elle était épaisse et dégoulinante, elle était devenue rouge et bien cuite, elle ressemblait à du lard, tu l'as avalée. Et j'avais faim moi aussi, j'ai soulevé mon couvercle et j'ai avalé une grosse de mes idées moi aussi, et ma joie est immense et fine comme la poussière moi aussi ! ma joie est lourde et légère ! Ma joie est le pied qui frappe le sol ! ma joie est le verbe agile qui bondit !! Et là tu dis : "je veux voir et jouer de l'autre côté de la rivière". Je le veux aussi, bien que cela nous est interdit. Mais qu'importe alors je cours je cours ! je traverse la rivière j'arrive trempée de l'autre côté, tu me suis nous rions encore tellement ce jour, et le soleil et la boue molle entre nos orteils les plantes pleines d'épines les herbes les insectes les animaux les pierres les pensées les prières les feuilles les couleurs les bruits les heures les ombres les peurs les songes les poissonges les poissonges tous les poissonges TOUT continue de tourner avec nous depuis, infiniment à l'intérieur de cette journée • La nuit était déjà tombée lorsque nous sommes revenus à la rivière, le soir.

L'herbe qui était couverte de rosée nous avait mouillé les pieds jusqu'aux mollets et nous avons eu plusieurs fois peur de nous perdre à l'intérieur de cette partie qui nous était nouvelle de la forêt. Une fois revenus à la rivière cependant, il n'y avait plus aucune crainte pour nous malgré l'obscurité à avoir, nous connaissions le chemin du retour par cœur tellement de fois nous l'avions fait jusqu'au plus petit caillou jusqu'à la plus petite racine. D'abord : trouver le gros rocher blanc sur la rive de la rivière qui est du côté qui est hors de notre territoire ; le gros rocher blanc et lisse qu'on prenait avant pour un animal tellement on avait peur qu'il bouge on n'osait même pas le quitter des yeux. Nous sortons donc de la forêt nous commençons à descendre, lentement, sur la plage de galets-agents secrets-anguille sous roche-calamar sous pavé-baleine sous gravillon vers la rivière. Mes pieds touchent avec mes orteils les galets qui glissent pendant que je descends qui sont super froids et je marche devant toi. Je marche, je marche, je marche, et bien que je ne peux rien voir j'entends le bruit de l'eau qui s'écoule qui se rapproche jusqu'à ce que – ah c'est froid !, mes pieds touchent puis rentrent dans l'eau qui est glacée elle aussi putain. Nous nous mettons à quatre pattes et partons chacun dans une direction, toi vers l'aval moi l'amont, le premier qui trouve criera à l'autre. J'avance, j'avance, lentement, j'avance, sous mes paumes mes genoux ces galets sont durs sans me trahir il faut mon corps soit dur comme ces galets qui protègent leur monstre, j'avance, je crois j'entends la cascade, là, c'est léger, là oui, j'avance, j'avance, maintenant ça devient plus en plus fort, j'avance, j'avance, lentement, j'entends que je suis pratiquement à la cascade à présent, je – ah je crois que je la vois !, cette énorme pierre blanche. Je me retourne je t'appelle je crie je crie je ne t'entends pas je crie je crie encore encore je crie et cette fois tu réponds.

Je réfléchis mais je nsais pas exactement quand sla s'est-il produit, ça s'est passé tout à l'heure ça j'en suis sûre ça s'est passé aujourd'hui il n'y a pas longtemps il y a quelques heures à l'instant presque ça j'en suis sûre mais je nsais pas quand, parce que je viens de lremarker à cet instant mais jnai plus peur des monstres

et lorsque je dis que je n'ai plus peur des monstres je ne veux pas dire que je n'y crois plus, je crois toujours que les monstres existent mais je n'ai plus peur d'eux voilà tout

parce que les monstres, j'en suis persuadée, nous ressemblent beaucoup plus que nous l'imaginons, sûrement aiment-ils prendre le thé avec leurs copains monstres le dimanche ou se font-ils des canettes devant lmatch

et maintnant qujy penss et qujme ldis comm ça jsais toujours pas quand mais à ce moment-là précisément ttàlheur peut-être c'est nous-mêmes quont commencé

ressembler aux monstres et pas l'inverse en fait, à comprendre. avons commencé à ressembler aux monstres et pas l'inverse.

Je t'entends enfin qui t'approches tu n'es plus très loin quelques secondes tu es dans ma main avec moi. Du coup maintenant qu'on a trouvé cette monstrueuse pierre blanche il faut : retraverser la rivière – faire quatre pas à droite – remonter perpendiculaire à la rivière la passer jusqu'au passage. Nous nous relevons courons c'est froid c'est froid je vais mourir de froid nous retraversons la rivière. De l'autre côté, trempés, nous faisons les quatre pas à droite, nous remontons vers la forêt vit autant qu'on a les jambes permettez – et voilà fait la partie qui est la plus facile du chemin. Le passage en question est un très ancien chemin coupant autrefois à travers la forêt qui un jour, après avoir été oublié de tous, d'abord redevint peu à peu de nouveau recouvert par la forêt et la végétation puis ensuite, de sorte d'en arriver à l'état dans lequel nous le trouvons aujourd'hui, finit par être presque complètement gommé et effacé par elle. Il ressemble à une charmille, c'est-à-dire une allée plantée à chaque côté d'une rangée d'arbres se rejoignant qui prennent la forme d'une voûte, d'une arche, d'un tunnel, d'une sorte de plafond végétal mais qui a tellement poussé parce qu'il a été tellement oublié de tous et que le temps a tellement passé qu'il s'est épaissi et épaissi encore au point de n'être plus aujourd'hui que praticable en rampant, c'est notre passage secret. Et nous allons donc à présent y ramper et nous y défoncer encore une fois les genoux et les coudes haha. Mais j'aime bien ces moments-là en vrai c'est vrai, oué, 'lors oui c'est chiant de devoir traîner sa carcasse sur deux putain de kilomètres oui mais j'aime bien ces moments-là, on fait rien comme il faut on passe à deux dans le passage alors qu'on a pas la place on s'écrase sur les ronces on s'appuie sur la tête on touche des trucs gluants qu'on veut pas savoir ce que c'est oué mais ce sont nos beaux moments, à deux. Et juste c'est trop bien quoi j'ai l'impression d'être dans un boyau géant et de remonter vers la bouche de l'Univers. J'avais retrouvé devant lui et j'avais lui serrer sa MegaMain haha. Non franchement on est là-dans mais ça me fait chier de sortir j'aimerais bien y rester à chaque fois. J'suis vraiment là-dans j'suis vraiment moi j'se pas comment dire j'brûle partout dans chaque fibre et j'ai ma bouche qui va vraiment enfin avalé moi-même j'se pas comment dire j'suis vraiment tellement présente et belle et brillante je suis tellement j'ai la bouche qui va enfin se séparer du monde plein lumière dire mon nom secret Dieu vizaj. Mais je ne te touche pas je ne te touche pas je ne le supporte pas et je me touche moi-même à peine d'ailleurs.

Parce que du coup je comptais au début te raconter comment on traverse ce passage puis ensuite la remontée de la colline comme moi elle aussi en granite puis ensuite le plateau sur lequel sont nos plantations entre lesquelles on passe entre puis ensuite le cirque au fond

duquel est notre village marche à marche comment on descend mais cette description commence à me faire chier moi aussi, oué, alors je vais du coup directement au moment quand on approche de la maison des parents. Et maintenant que dire ? Décrire encore ? Quoi montrer ? Du monde du bruit et de la lumière, oui, puis nous entrons, nos orteils sur les lames de bois, silence. Regards de mon père, trois enjambées rapides vers nous, et cette horrible énorme hideuse mauvaise terrible géante tueuse main grande ouverte et comme un trou dans lequel se noient les mots, mais j'ai fermé les yeux. Je n'aime pas parler de ces choses-là. Quand je les rouvre tu es par terre toi aussi sur moi. Et là encore que dire ? Je parle tellement mais ma bouche est vide pour dire ces choses. Ce n'est pas cette honte écrite sur la moitié de mon crâne, de mon nez à l'arrière de ma tête, sur la moitié de mon visage, ce n'est pas cette peur enfoncée dans le corps comme une souillure corps cul chatte bite tigrures, ce n'est pas cette douleur limace géante collée qui brûle avant sur ma blessure et maintenant dans mon cœur, ce n'est pas cette colère, un éclair qu'on vomit, des bris de verres que l'on chie, ce n'est pas cette tristesse, ce levain et l'on devient comme ceux que l'on déteste, c'est autre chose, c'est la mère et le père baisant de tout cela, c'est un mal hors de mon pouvoir et je ne sais pas quoi faire. C'est la première cellule mangeant l'autre c'est la mort vivant dans chaque chose dois-je me battre ? dois-je me taire ? dois-je quitter ma terre ? Qui pour tuer la Mort ?

Et c'est à partir de là que ça a commencé. Le lendemain matin quand j'émerge dans la chambre où nous dormons tous les trois toi mon frère et moi vous vous êtes déjà levés. Je m'en souviens très bien, il fait sombre, vos draps sont défaits, la chambre est encore pleine de vos odeurs, et s'échappant de la salle à manger par la porte entrouverte à l'intérieur de la pièce une fine bande de lumière se déroule qui coupant à travers mon matelas passe sur mes cuisses et les lèche comme une grosse langue luminescente très longue. Les bruits des couverts et des assiettes parviennent jusque dans la chambre et je me dépêche de me lever pour vous rejoindre petit-déjeuner. J'arrive à table et vous êtes tous silencieux le nez dans vos tartines et café lait thé jus etc. C'est pour cela au départ que je n'ai pas vu ce qu'il y avait pour toi. Nous revenons dans la chambre vite nous habiller et, une fois partis pour l'école, sur le chemin, tu n'as toujours pas prononcé ne serait-ce qu'un seul mot depuis hier soir. Hey, ça va ? Tu veux en parler ? Là non plus tu ne réponds pas, et je vois bien que ça ne va pas mais je ne m'inquiète pas, c'est normal, c'était dur, quand tu veux tu baisseras la garde et on en parlera. C'est ce que je me dis à ce moment-là, mais nous n'en avons jamais parlé.

À l'école non plus, pas un mot. Ni à moi, ni aux potes, ni aux profs, personne. Je leur ai dit que tu étais malade, que tu avais une extinction de voix. Ça a marché. Trois jours. Après c'est devenu plus difficile.

Plein de gens à l'école en parlaient, que tu ne parlais plus. Puis les profs ont fini par le dire aux parents, qui croyaient être les seuls à être boudés. Et mon père s'en est vraiment voulu, il a vraiment voulu s'excuser. Un soir, il nous a tous réunis autour de la table, et il a beaucoup parlé. Mais rien à faire, silence... Et plus un mot venant de toi.

Si au bout de quelque temps, ce mutisme – "cécité", mon père disait au début sans s'en apercevoir, tant il s'en voulait et devait s'imaginer t'avoir arraché les yeux – nous est à tous devenu normal, familier même, les premières semaines n'ont pas été drôles.

D'abord avec les profs. Qui n'étaient pas très contents. Le père Hébert, une fois, a voulu t'interroger et t'a posé la question : "Je ne vois pas de mariages qui faillent plus tôt et se troublent que ceux qui s'acheminent par la beauté et désirs amoureux. De qui est cette citation que je viens de vous faire ?". Silence, évidemment. Il se passa une minute. Puis le père Hébert te dit de sortir et qu'il n'était pas nécessaire de revenir tant que tu n'aurais pas trouvé la réponse ou reconnu que tu ne l'avais pas.

Puis tes copains qui, une fois, à midi, t'ont entouré, frappé, insulté : "tu vois qu'on n'est pas méchant, on arrête si tu nous le demandes".

Ce n'est pas agréable de se souvenir de tout ça. Tu ne voulais même plus poser les yeux sur moi. Tu m'ignorais, tu faisais comme si je n'existais pas. Pour ne pas me voir, moi et tout le monde, à la maison, tu passais des heures dehors, beaucoup de temps, et c'est comme ça que tu as commencé à chasser et appris à tirer, à ce moment, et parfois j'ai entendu des gens dire des choses horribles, je ne veux même pas répéter, mais je me rappelle, je me souviens, chaque fois que tu es sorti tu rentrais toujours à la même heure, pour le repas, et dans la chambre, le noir, toi mon frère moi, personne ne disait rien, et si une parole avait éclaté à ce moment-là je te jure que je t'égorge tout de suite et réveille tout le village.

Cependant, après ces quelques semaines, pas drôles, comme je l'ai dit, les choses se sont peu à peu apaisées ("dépassionné" ou "désaffecté", pourrait-on aussi dire), et ton mutisme, cette résistance comme une bannière contre le monde les besoins naturels et l'envie de vivre, cette rupture contre le bonheur ce défi cette lutte cette violence s'est intégré, petit à petit, à notre paysage quotidien, à notre environnement immédiat, et vraiment ça ne choquait plus personne tout le monde s'en foutait après un moment. Même toi, tu semblais t'être

résigné à la situation. Ce furent des temps plus calmes, nous étions à la fin du mois de février, bientôt le froid desserrerait l'étau de ses mâchoires et la lumière blanche et faible à ce moment de l'année allait elle aussi durcir. Un jour, nous avons sorti tous les meubles de la maison, dehors, sur l'herbe, pour pouvoir tout laver dans tous les recoins. On s'était levé très très tôt pour avoir le temps de tout faire et on avait commencé par les petits meubles (chaises affaires cuisine vêtements tout le léger). Puis, ensuite, il fallut s'occuper des gros : nous formions alors deux équipes, mes parents le rez-de-chaussée, toi mon frère et moi l'étage, c'était une journée bizarre... enfin pas bizarre, non, mais toujours ce sentiment lié au temps à l'histoire et aux souvenirs, d'une plénitude sur laquelle je n'arrive pas vraiment à mettre de mots, que tout intervient hors du mal et du bien, seulement dans le torrent total de la vie et de la mort, des œufs qu'on bat ou de la machine qui tourne... mais je reprends, ce que j'ai particulièrement en mémoire, c'est les descentes de notre grand escalier très raide, et la règle dans ce cas c'est, celui le premier descendant le meuble dans l'escalier, de par qu'il se place dos aux marches c'est-à-dire descendant en reculant et portant l'essentiel du meuble, celui-ci est celui qui donne le rythme de l'avancée et suivant ses forces seulement sans se soucier de l'autre qui, descendant en avançant, c'est-à-dire qu'il fait face aux marches qu'il voit donc devant lui, s'occupe plutôt de la direction, donc d'orienter le premier de sorte d'arriver à bon port à destination, voilà comment ça se passe, mais tu te souviens de tout cela non ?, quand on eut fini, dans la matinée, tout l'intérieur de la maison était littéralement étalé devant elle, comme un corps posé sur une table et dont on aurait posé sur une autre table immédiatement adjacente et parallèle à la première tous les organes les morceaux et les éléments que ce corps secrètement renfermait dedans lui, c'était une vue saisissante, c'était des subtilités des complexités d'une circulation sanguine complète et mise à jour comme une toile d'araignée révélée et rendue visible par la lumière à l'œil frappé par ce dessin ce motif ce symbole se détachant de la nature autant que frappé par cette technique de chasse d'ingénieur, par cette mort programmée dessinée ! même maintenant que j'y pense par un mathématicien fourbu, par une vieille cervelle aguerrie, au tracé sûr et rompu à l'exercice, à la couenne sèche et dure comme du cuir, prodiguant ses savoirs dans toutes les classes des grandes écoles, il y donnerait presque bénévolement ses cours de dessin industriel tant il lui semble capitale la transmission de ces connaissances nous descendions les meubles toi et moi nous les portions tous les deux, mon frère, en face de nous, nous guidait, au moment où on est passé à ton lit et où on le descendait tu as glissé dans l'escalier et tu as dévalé quelques marches (mais sans te faire rien de grave, heureusement), et, d'un coup, tout le poids du lit ne s'exerçait plus que sur moi, et je me suis retrouvée presque seule (mon frère qui le tenait en face) à porter le meuble,

je faillis céder, il était horriblement lourd, mes jambes et mes bras se sont arqués sous le poids et je n'étais pas loin de tomber moi aussi mais j'ai tenu, j'en fus surprise, tellement bien tenu que tu as eu le temps de remonter et de reprendre ta place à côté de moi, et à la fin de la journée, on finissait de nettoyer et on allait bientôt tout rentrer (se dépêcher avant que la rosée pourrisse toutes nos affaires), j'avais terminé de mon côté, j'étais la première, et je décidais d'aller t'aider à la salle de bain, et là, ce fut un moment bizarre, une des étapes de cette histoire que je raconte, tu étais en caleçon et en t-shirt dans la douche, à genoux, dont tu frottais le sol de tes deux mains jointes, tout le reste était blanc, nickel, parfaitement propre, et toute la pièce puait la javel, je t'ai demandé de me faire un peu de place, tu n'as rien dit, pas décollé les yeux, tu as seulement bougé les mains pour m'en faire, tu frottais avec des mouvements brusques, rapides, tu ne t'entendais même pas penser, j'entendais toutes tes pensées, je t'aime, je ne sais pas du tout comment te le dire.

Il y avait aussi tous les après-midis de lecture, dans notre chambre, quand tu ne sortais pas ; je lisais, tu écrivais, le soleil jetait sur nous des ombres et des lumières à travers la fenêtre et le grand hêtre de derrière la maison ; mes souvenirs de lecture sont mêlés à cette lumière, à la grande vitre de la fenêtre, au silence, au bruit des pages que tu noircis et à celui de celles que je tourne : « Eh bien, monsieur de Rastignac, traitez ce monde comme il mérite de l'être. A d'autres, l'univers paraît honnête, aux honnêtes gens, parce qu'ils ont des yeux châtrés. Pénétrez-vous d'abord de cette vérité que toutes les personnes présentes, quels que soient leur sexe et leur âge, ont la secrète envie de se faire sucer par vous, mais que la plupart n'oseront pas l'exprimer. Ne croyez pas qu'il y ait le moindre intérêt personnel dans ce que je vous dis, vous voulez parvenir, je vous aiderai. Fuyez les jeunes femmes ! Vous sonderez combien est profonde la corruption féminine. Simone est simple d'habitude. Elle est grande et jolie ; rien de désespérant dans le regard ni dans la voix. Une nuit, elle rêva. L'air était clair, la lune brillait sur les montagnes de glace et un vent sans bras ni jambes excitait les vaguelettes de sable. Une lumière sans ombre enflammait les couleurs et des lions à tête humaine rôdaient aux confins de la terreur. Simone sentit la sueur s'accrocher aux poils de sa nuque, à un rythme de moteur le sang battait dans ses veines. Marie comprit que la peur de Simone avait atteint le maximum de son acuité et la lumière tamisée de sa conscience se mouilla. Marie est si avide de ce qui trouble les sens que le plus petit appel donne à son visage cette crispation muette, absolue, évoquant le sang, la terreur subite, le crime. Les deux jeunes filles se branlaient avec un geste court et brusque tandis que la chambre s'effaçait peu à peu. Elles se tenaient presque immobiles, face à face, tendues, le regard rendu fixe par une joie immodérée.

Quoique j'aie bien lu dans ce livre du monde, il y avait des pages qui cependant m'étaient inconnues. Maintenant je sais tout. Respectez donc d'abord l'hypocrisie humaine que l'on appelle aussi vertu. La plupart des conseils qui suivent dérivent du principe précédent. Ne dites pas : "Mon con." Dites : "Mon cœur." Ne dites pas : "J'ai envie de baiser." Dites : "Je suis nerveuse." Ne dites pas : "C'est une fille qui se branle à en crever." Dites : "C'est une sentimentale." Ne dites pas : "Il a joui dans ma gueule et moi sur la sienne." Dites : "Nous avons échangé quelques impressions." De façon générale, évitez les comparaisons risquées et autres expressions qui ne sont pas admises par le dictionnaire de l'Académie. S'il est des exceptions à ces lois, elles se rencontrent dans la solitude, chez les âmes qui ne se sont point laissées entraîner par les doctrines sociales ; chez celles qui, vivant près de quelque source aux eaux claires, heureuses d'écouter le langage de l'infini, écrit pour elles en toute chose et qu'elles retrouvent en elles-mêmes, attendent patiemment leurs ailes et plaignent ceux de la terre. J'aimerais qu'un autre vécût ma vie. Chargée d'une immense tendresse vibrante, je ne suis pas assez cynique pour lutter contre la montre, contre la facilité, contre la bêtise. Voilà pourquoi je n'aimais pas ce qu'on nomme "les plaisirs de la chair", parce qu'ils sont fades. Je n'étais nullement satisfait par la débauche habituelle, parce qu'elle salit seulement la débauche et laisse intacte une essence élevée et parfaitement pure. Car le véritable amour, cher, est un amour éternel, infini, toujours semblable à lui-même, et rien de ces choses ne se trouve parmi les femmes mondaines. Ne dites jamais à un homme du monde : "Faut-il vous la sucer ?" Ce sont les petites filles des rues qui s'expriment ainsi. Dites tout bas, et à l'oreille : "Voulez-vous ma bouche ?" Si c'est un monsieur que vous n'avez jamais sucé, ne vous livrez pas à des lècheres savantes tout le long de la pine et derrière les couilles. Il aurait mauvaise opinion de votre passé. Prenez modestement la pine dans la bouche, en baissant les yeux. Sucez lentement. Ecartez les dents pour ne pas mordre et serrez les lèvres pour ne pas baver. Et, quand le monsieur est sur le point de jouir, pitié, ne vous interrompez pas pour lui demander des nouvelles de sa mère, même si vous avez oublié de le faire en son temps. Cependant, vous ne serez rien ici si vous n'avez pas une femme qui s'intéresse à vous. Il vous la faut jeune, riche, élégante. Plus froidement vous calculerez, plus avant vous irez. La belle madame de Nucingen sera pour vous une enseignne. Soyez l'homme qu'elle distingue, les femmes raffoleront de vous. Ses rivales, ses amies, ses meilleures amies voudront vous enlever à elle. Il y a des femmes qui aiment l'homme déjà choisi par une autre, comme il y a de pauvres bourgeoises qui, en prenant nos chapeaux, espèrent avoir nos manières. Vous aurez des succès. À Paris, le succès est tout, c'est la clef du pouvoir. Vous pourrez alors tout vouloir, vous aurez le pied partout. Vous saurez alors ce qu'est le monde, une réunion de

dupes et de fripons. Ne soyez ni parmi les uns ni parmi les autres. Je vous donne mon nom comme un fil d'Ariane pour entrer dans ce labyrinthe. Ne le compromettez pas, dit-elle en recourbant son cou et jetant un regard de reine à l'étudiant, rendez-le-moi blanc. Allez, laissez-moi. Nous autres femmes, nous avons aussi nos batailles à livrer. Nous n'étions pas sans pudeur, au contraire, mais une sorte de malaise nous obligeait à la braver. Tout à coup, Simone tomba à terre, à la terreur des autres. Une sorte de confusion de plus en plus folle l'agitait, le cul à l'air, comme atteinte d'épilepsie, et se roulant au pied du garçon qu'elle avait déculotté : « pisse-moi dessus... pisse-moi dans le cul... », répétait-elle avec une sorte de soif. J'ai un amour répugnant pour toi, il fait de ma solitude une prison, un enfer. – Je comprends, car il y a beaucoup de misère dans mon cœur, beaucoup de soirs, répondit Marie, et je rentrai chez moi en courant, avide de me branler encore. Le lendemain, j'avais les yeux cernés. Simone me dévisagea, cacha sa tête contre mon épaule et me dit : « Je ne veux plus que tu te branles sans moi. » Ainsi commencèrent entre nous des relations d'amour si étroites et si nécessaires. »

Une autre fois encore, en rentrant, on avait commencé à vider nos armoires toi mon frère et moi. On avait beaucoup grandi dernièrement tous les trois. On donnerait aux enfants des voisins nos vêtements à toi et à moi qui étaient trop petits pour nous mon frère nous donnerait ses vêtements mon père lui en donnerait des siens et ma mère à moi aussi. Il faisait encore grand jour quand nous étions rentrés et on avait jeté directement sur le sol nos vêtements en un gros tas haut comme quelqu'un. Ça bougeait dans tous les sens tout le temps chercher un pantalon là trouver un collant ici sortir une chemise du sale un haut encore sur le fil ce qu'on s'est amusé ce qu'on a ri c'était un vrai carnaval. Et aussi, bon, ce n'était pas la première fois évidemment, nous n'étions plus des enfants cela faisait un moment que nous ne faisons plus ça ensemble bien sûr, lorsque l'on se changeait on allait dans une autre pièce quoi, je ne sais pas du coup si c'était nos parents qui étaient là, si ce n'était que nous-mêmes, les regards que l'on se surprenait à échanger, nos corps avaient changé, c'est vrai, nos parents restaient muets (mais je les entendais très bien penser et toi aussi), moi je n'avais jamais vu comme ça tes épaules, tes mains, tes bras, ton dos, tes fesses, tes cuisses, un corps, ni que j'en avais un d'ailleurs, et je ne te voyais pas à poil bien sûr !, seulement que l'on se change ailleurs comme ça, comme si c'était normal, que ça l'avait toujours été, je veux dire juste de voir là, officiellement entre guillemets, que je ne pouvais plus te voir justement sans que ça ne soit vraiment un acte, une décision, une volonté, j'ai vu ton corps alors tout à coup vraiment, que tu avais un corps et que j'en avais un.

Et puisque tout va et tout vient, puisque tout monte et descend, les choses ont, naturellement, recommencé à se dégrader après quelque temps. Là, mes souvenirs sont un peu moins clairs, mais c'était très diffus aussi. Ces choses-là, souvent, commencent sans que l'on s'en aperçoive, s'installent sans que nous les voyions arriver, et on ne fait le bilan qu'après, a posteriori, on ne les remarque vraiment que là. Je ne sais donc pas par quoi ça a dû commencer, un peu tout en même temps j'imagine. En tout cas j'avais vraiment eu cette impression, que quelque chose changeait, et maintenant je peux un peu mieux en lister les symptômes, les signes. Des petites choses d'abord donc. Des assiettes un peu plus petites, et puis encore un peu plus petites, une sorte de retrait du corps, de la faim, du besoin, de l'envie. De la vie simplement peu à peu. Même si au départ cela n'a presque l'air de rien. Un peu de fatigue seulement peut-être. C'était naturel de le croire, tu commençais aussi à te coucher un peu plus tard chaque soir. Traîner sans comprendre pourquoi avant d'aller au lit. D'autres petites choses, quelque chose dans le visage, même si ce n'est encore rien. Ce n'est pas de la colère ou de la tristesse ou de l'absence, au début, cela ressemblerait plutôt à une sorte de neutralité, de recul prudent sur les choses, d'observation posée depuis un point en retrait. Une sorte d'étonnement égal, accueillant presque en apparence. Et puis lentement le reste arrive, germe dans le sol avant de sortir de terre. Un jour, tu n'auras pas lacé tes chaussures, un autre, tu seras revenu de l'école en oubliant toutes tes affaires. Le bruit et la lumière t'étaient devenus insupportables, tu étais sans cesse fatigué, sans cesse les sourcils froncés le regard noir. Certains jours, tu ne bougeais plus du tout ; tu restais là, dans ton lit, sur le dos, les yeux fermés et les mains derrière la tête et c'était horrible, tout ton corps était muet. Je ne savais pas pourquoi, mais fermer ta bouche n'était plus suffisant, j'avais peur, il n'y avait plus beaucoup de robinets à fermer, et tu voulais te tenir encore plus loin de nous, encore plus loin de moi, de toi, de tout. Je ne t'ai jamais crié dessus durant cette période, je ne t'ai jamais engueulé, je n'y avais même pas pensé, je partageais ton silence, j'y étais imposée. Quand tu rentrais dans la pièce j'arrêtais de parler, comme si j'avais été avec un mort. Le temps avait accéléré, les jours étaient pleins, durs, et on ne vit pas longtemps avec un tel poison. À ce moment-là, aussi, tu arrivais presque tout le temps en retard. Je t'attendais à la maison autant que je pouvais, et puis je partais seule, et je pensais à toi quand tu ferais le chemin seul. Le jour où toute cette histoire s'est résolue, d'ailleurs, avait aussi commencé comme ça. Comme d'habitude j'étais prête, énervée, et je t'attendais. Enervée, mais bientôt triste puis indifférente, je ne te sauverai pas, je commence à le comprendre, et je suis là, assise dans la cuisine, atablée, mes chaussures juste à côté de moi que je ne mets pas en espérant que tu me

rejoignes avant l'heure limite jusqu'à laquelle je peux rester. Nous ne sommes plus que tous les deux dans la maison, les autres sont partis, j'adore ces moments pourtant d'une certaine façon, le matin avant que le jour se lève et le soir juste après que la nuit tombe, la respiration entre deux scènes ou entre deux actes, mais tout ce qui est ici a une fin. J'ai fini ma deuxième tasse de café, j'ai déjà mon manteau et je mets enfin mes chaussures, aujourd'hui on ne fera pas le trajet ensemble. Je cours sur le chemin, je me demande quand tu arriveras, j'espère que tu ne vas tout de même pas encore sécher les cours. Et tout le reste est vite arrivé, tu n'es pas venu à l'école ce jour-là, en rentrant tu n'es pas là non plus, la soirée avance avec nos inquiétudes, mon père te donne jusqu'au repas avant de partir te chercher mais craque avant, il vomit, cela va faire un an depuis que tu ne parles plus et il a les pires idées. Même ma mère, la plus forte, la plus calme, faussement effacée et qui parle rarement car il est rarement besoin de vraiment dire quelque chose fait une sale tête elle aussi. Et rebelote, donc, comme il y a un an, la moitié du village dehors à te chercher dans une des premières nuits de printemps en espérant te retrouver dans un état où il sera encore possible de t'engueuler, de te faire passer dessus toute la peur et la colère et l'inquiétude, encore vivant je veux dire.

Mais moi je m'en fous. J'ai une sorte de tranquillité, à ce moment-là, c'est la fin de mon enfance, parce que je sais vraiment maintenant que je ne peux rien y faire. Que les kilos de sourires que je voulais t'offrir, que toute ma joie ma gentillesse et ma force chez moi tout ce qu'il y a de meilleur de plus dur de plus fin ça ne sert à rien si tu n'en veux pas, de moi et de la vie et de n'importe quoi je suis tellement en colère à ce moment-là, j'ai tout fait j'ai tout fait putain je ne peux pas aller te chercher moi aussi, cela fait un an que je suis partie te chercher, les autres ne comprennent juste pas, ils sont partis te chercher au moment où tu as fini de partir la seule chose sage, comme moi, à faire, est de le reconnaître et de rentrer chez soi. Tu es parti et si tu es parti tu ne reviendras pas, et si tu veux revenir dans tous les cas ça ne m'appartient plus, j'ai fait tout ce que j'ai pu, tous les pas vers toi, que tu sois mort ou vivant demain je suis seule tout ça n'y change rien ce n'est pas toi ce n'est pas moi c'est comme ça.

La nuit, quand je m'étais endormie, tu es revenu, j'étais seule dans la maison mais tu ne le savais pas, tu as grimpé par le grand hêtre et tu as ouvert la fenêtre et tu t'es jeté sur moi. Tu étais trempé, Dieu sait ce que tu avais fait, et tu as parlé, et tu as crié, et tu pleurais : « Mais qu'est-ce qui se passe qu'est ce qui se passe ! Mais qu'est ce qui se passe qu'est-ce qui se passe ! » et ta voix avait mué durant ces un an, cela faisait un an que tu n'avais plus rien dit et c'était la première fois que cette nouvelle voix sortait.

Et hier soir, donc, quand tu écoutais mon frère expliquer tout cela, calmement, avec cet air que tu as toujours, tes yeux comme morts et aspirés de l'intérieur, ma mère a alors pensé que c'était le moment où jamais qu'elle te parle de ton père, sachant que rien n'est moins sûr que nous puissions encore tous nous réunir autour d'une même table ce soir ou n'importe quel autre soir. Mais tu l'as arrêtée, tu ne voulais rien savoir, ces histoires-là ne t'intéressent pas, tu n'as pas besoin de ça pour vivre ou mourir heureux as-tu dit. « Alors je serai brève, parce que je veux que tu saches ça quoi qu'il arrive. C'est avec ton père que je devais me marier, mais il est parti, il a quitté la forêt, je ne sais pas comment il a fait dans le désert, s'il s'en est sorti, c'était inévitable, de cela je suis certaine, il est parti sur le premier prétexte qu'il a trouvé, il a dit qu'il voulait voir la mer, qu'il voulait devenir pirate. »

Et c'est cela que je voulais te dire en racontant notre histoire, que je le sais, que je sais pourquoi tu as perdu toute ta gaieté, abandonné tes habituels exercices, que moi je le sais ce qui t'a donné cette expression couleur de nuit sur le visage et pourquoi tu n'as jamais été autrement en réalité. Depuis que tu as passé notre seuil hier soir, non même depuis que tu es né et que mes parents t'ont aimé comme leur fils, que mon frère t'a aimé comme son frère, et moi je ne t'ai jamais aimé comme mon frère, mais surtout depuis cette histoire tu as dit non, la liberté est une clé qui ferme non qui ouvre une porte alors tu as dit non, tu as tenté d'aller jusqu'au bout et d'adresser ce non à la vie et tu as échoué, tu es encore là. Ainsi tu as gardé rancune, mieux même tu n'as pas renoncé et tu as continué à attendre, attendre ton moment, caustique et acide, calme mais prêt à partir, et là et là je l'ai vu, hier, quand ma mère a achevé et dit le mot de "pirate", que tu as vu que tu t'es jeté comme un fou tout à coup voilà ce que tu attendais ! sur ce mot de "pirate" que tu as attrapé le train en route et maintenant que tu refuses de lâcher et de descendre.

Et tu veux t'éloigner comme cela loin de moi, loin de tout loin de nous mais non !, je ne veux pas, le soleil est encore loin de se lever mais nous sommes déjà tous prêts à nous battre à tuer pour ne pas l'être ils arrivent bientôt ça va bientôt commencer et tu dois tirer déclencher l'embuscade et abattre leur chef on doit y arriver et tu viens me dire, là, à la volée avant de partir pour la grande cascade que tu as une idée, que tu veux devenir pirate, que cette guerre n'est pas la tienne que cette vie n'est pas ta vie et que tu ne veux pas mourir ici, que tu veux partir et voir la mer, mais non ! Non, je ne peux pas voir cela – non, je ne comprends pas ce que tu dis. Je ne comprends pas ce que tu dis non – non ! je ne comprends pas ! – ta parole continue, ta parole continue, ta parole ne passe pas tu n'as pas le droit et tout se noie autour mais ! Mais tu crois que je veux te changer que je veux te convaincre de rester mais moi aussi je veux partir moi aussi j'ai quelque chose à accomplir dont je ne t'ai jamais parlé dont je n'ai

jamais parlé à personne noué au creux de ma personne mais tu ne peux pas, je ne ferai pas ce que tu ne feras pas, je ne resterai pas si tu crois que rien ici n'a assez de valeur, moi aussi j'ai changé d'avis, fais ce que tu veux, meurs ailleurs ou ici, dans une guerre juste ou pour ton caprice pars ou reste et n'attends plus de moi que je te dise quoi faire crève seul dans ce désert comme ton père pour voir une mer qui n'existe pas ou reste là être ce qu'on attend de toi ça ne m'appartient pas tu ne m'appartiens pas tu ne m'appartiens pas ta vie tout ce que tu voudras tes choix et je ferai les miens.

Et c'est à mon tour de parler
Et je suis là, avec toi, je suis ton Sphinx
Ne pense plus à elle ça fait longtemps qu'elle est très loin derrière – mais moi
j'ai toujours et serai toujours toujours là
Je suis ta question.

Mets-toi en route, allons ! Maintenant ! Nous avons
Bien du chemin, encore, jusqu'à la grande cascade
Tout le loisir de penser, le temps de discuter.
Ne te retourne pas – de façon générale, c'est là un conseil que je te donne –, ne
regarde pas stupidement nostalgique cette vieille maison adieu ou non car nos
cœurs restent les mêmes
Voilà, tu t'éloignes maintenant de cette maison et traverses le village
Et là encore, s'il te plaît, pas de ces regards pathétiques de "dernière fois", ou
alors, à condition que ce soit aussi des regards de première fois
Sur cette école, sur tous ces gens dont tu as déjà oublié le nom, sais-tu de
combien de souvenirs faut-il se délester pour chaque marche à gravir ?
La question est donc encore la suivante, pour toi, rester ou partir ?
Ton désir ou ton devoir, cette lubie de devenir pirate
Mais qu'importe si c'est ce que tu veux
C'est-à-dire de fuir, maintenant, tant que tu le peux encore,
Cette guerre et le reste
Ou rester là, mourir là peut-être, et tu sais toutes les raisons de rester,
Que le mal que l'on fait traversera toute la terre avant de revenir nous surprendre
par derrière, lorsque l'on ne s'y attend plus, devenu énorme comme une boule de
neige qui a pris son élan

Tu sais cela alors que tu quittes le village et te diriges vers les marches pour sortir du cirque

Rester ou partir, le désir ou son contraire, comment appeler cela ?, le courage, résister, se défendre, vivre ?

Tu sais cela alors que tu arrives devant la première marche alors laisse-moi te raconter une histoire, les Sphinx font cela oui

On dit de ton peuple, duquel on dit d'ailleurs beaucoup de choses,

On dit de ton peuple une légende des plus amusantes, écoute

On dit de ton peuple, qu'à l'origine, deux frères se baladaient un jour sur un petit nuage

La vie était belle et s'écoulait ainsi, au-dessus des problèmes et des soucis

– Courage mon ami, je sais que ces marches sont raides, mais tout de même, allez un peu ! En avant ! –

Il arriva un jour, au gré des balades et des hasards

Que nos deux jeunes frères, les héros de mon histoire,

S'aventurèrent au-dessus d'un désert.

Erreur ! Par mille bedaines ! Et qu'ils le payèrent cher !

Leur nuage fondut et nos deux frères

Se trouvèrent

Là-dessus

Bientôt le cul sur la terre. Et nom de Dieu qu'elle était dure !

C'était un désert de pierres, les pires ! Le genre qui ne font pas rire

Survivre était difficile

Il fallait s'encaillouter avec beaucoup d'efforts, mais nos deux frères, passé quelque temps, se débrouillaient ma foi fort bien

Je ne vais pas passer ma vie ici !, dit l'un d'eux, screugneugneu !, ajouta-t-il ensuite

Moi non plus !, fils de flûte !, répondit l'autre, on est ici c'est pas d'ma faute

Ni d'la mienne, trouvons un nuage, et vite qu'on dégage

Ils étaient décidément toujours d'accord sur tout

Ils se séparèrent pour partir chercher

Car dans un désert, vous l'imaginez

Nul nuage au-dessus du nez.

L'un d'eux chercha, etc.,
Puis trouva une petite flaque.
Bonjour petite flaque
Oh mon Dieu un humain !
N'aie pas peur, je suis sympa
Ah bon ça va
J'avais une question
J'écoute
Oh zut je viens d'oublier !
C'est pas grave, ça va te revenir, comment tu t'appelles ?
Je m'appelle Marin, et toi ?
Je m'appelle Petite Flaque, j'sens qu'entre nous ça claque !
Ouais ! Moi aussi ! Ah ça y est je me souviens de ma question
J'écoute
Ecoute Petite Flaque, avant je vivais sur un nuage, c'était vachement chouette,
mais il a fondu quand je suis passé au-dessus de ce fichu désert, j'aimerais bien en
retrouver un autre
Oh là là !
Oh non ne me dis pas que c'était le dernier petit nuage de la terre et maintenant
qu'il est mort !
Oh là là là !
Oh non ne me dis pas que tout ce qu'il reste pour voler ce sont les gros pets de
dinosaures !
Oh là là là là !
Oh mon Dieu j'ai peur !
Mais des nuages aujourd'hui, on n'en trouve guère plus qu'à la mer !
À la mer ?
Bah oui à la mer ! Tu ne sais pas ce que c'est ?
Bah non
Euh, bon, écoute, c'est un peu difficile à expliquer lorsqu'on ne l'a jamais vue
Mais dis-moi !
Bon, si tu insistes, euh, comment dire, il faut t'imaginer que, ou plutôt il faut
m'imaginer moi, voilà, tu y es ?
Attends

C'est bon ?

Oui là c'est bon, je t'imagine vraiment bien là

Eh bah voilà, eh bien maintenant, agrandis-moi à mort ! Oui ! Que je devienne une giga-méga-petite flaque

Ah oui ! Tu es bien grande là dans ma tête

Eh bien voilà, cela ressemble à ça grosso modo la mer

Je vois !

Et des nuages, il n'y a que là-bas que tu pourras en trouver

Tu es bien sûre ?

Sûre de sûre mon petit, écoute, tu sais, les temps sont durs de nos jours gamin, toi, par exemple, je parie que tu ne sais même plus quand et comment tu es monté sur ton nuage à l'époque, pas vrai dis ?

Oh mais c'est drôle, ça, tiens, je n'y avais jamais pensé !

Et tu n'es pourtant pas né sur un nuage n'est-ce pas, tu y es bien monté un jour

Et je ne suis pourtant pas né sur un nuage, c'est vrai, j'y suis bien monté un jour

Je le savais ! Il ne s'en rappelle plus du tout ! Il n'y avait même jamais pensé !

Mais écoute, gamin, cette époque-là, où les jeunes drôles comme toi embarquaient sur des nuages sans même le remarquer, c'est fini ça ! Aujourd'hui, un nuage, ça se mérite mon petit !

Ah bon ?

Mais oui mon petit ! Et d'ailleurs, tu sais, de nos jours, plus personne ne peut guère se le permettre, un nuage. Tu en as vu beaucoup, toi, des nuages, depuis que tu es arrivé ?

Aucun

Même pour nous, sur le sol, pas l'ombre d'un seul, ça nous cacherait déjà du soleil

Mais alors comment je peux faire ?

À la mer, je te dis, à la mer, il n'y a que là, c'est comme ça, je le sais, si tu veux en trouver il n'y a que là

D'accord, j'ai compris. Merci Petite Flaque, je ne t'oublierai jamais

Salut gamin ! Prends soin de toi !

Quelques secondes plus tard

Ah fait chier il me manque déjà

Pendant ce temps, l'autre de nos deux frères, cherchant tout aussi ardemment,
tomba sur une petite touffe

Bonjour petite touffe

Oh mon Dieu un humain !

N'aie pas peur je suis sympa

Mais moi je ne suis pas sympa !

Oh non !

Mais non, ça va, je rigole. C'était pour te tester

Ah ouf. Bon écoute petite touffe, j'avais une question

Je t'étouffe

Quoi ?

Pardon, ma langue a fourché. Je t'écoute

Oh non, je viens d'oublier ma question

C'est pas grave, ça te reviendra. Comment t'appelles-tu toi ?

Je m'appelle Sylvain, et toi ?

Moi je m'appelle Petite Touffe ! J'sens qu'entre nous c'est ouf !

Trop bien ! Ah, tiens, je me souviens de ma question

J'étouffe

Ecoute Petite Touffe, avant je vivais sur un petit nuage, c'était vachement chouette. Je volais au-dessus des problèmes et des soucis, c'était pas comme ici. Mais je suis passé au-dessus de ce fichu désert, et il a fondu ! Nom d'un tondu ! Tu ne saurais pas où je peux en trouver un autre ?

Ah là là !

Ah j'ai peur ! Ne me dis pas que c'était le dernier !

Mais des nuages, aujourd'hui, on n'en trouve guère plus qu'à la forêt !

À la forêt ?

Mais oui ! Tu ne sais pas ce que c'est ?

Non

Oh, bon, je ne sais pas si j'ai envie de t'expliquer, c'est vraiment très compliqué tu sais

S'il te plaît !

Non

S'il te plaît !

Bon, si tu insistes tellement

Il faut que je retrouve un nuage
Très bien, dans ce cas, tu me vois, moi, là, Petite Touffe ?
Oui oui je te vois très bien
Bon eh bien imagine-moi dans ta tête alors
Ok, c'est fait
Super, et maintenant, imagine-moi mais très très très très grande ! D'accord ?
Une énorme petite touffe
C'est bon
Eh bien, voilà, c'est plus ou moins cela une forêt
Ah ! Je n'aurais jamais deviné tout seul !
Ça je me doute bien, mais dis-moi, gamin, pourquoi c'est si important ce nuage ?
J'en ai marre de m'encaillouter
Tu m'étonnes ! C'est logique dans ce cas. Mais tu sais, aujourd'hui, ça ne se
trouve pas comme ça tu sais un nuage
Ah bon ?
Mais oui ! Mais oui de oui ! Vois-tu, mon petit, les temps sont durs ici, tu sais.
Tiens, toi, ton nuage, à l'époque, je parie que tu es monté dessus sans même t'en
apercevoir, vrai dis ?
Sûrement, je ne m'en souviens pas en fait
Ne t'inquiète pas, c'est normal, tous les jeunes sont dans ton cas, tu sais, mais ne
t'en fais pas, avec mon conseil, toi tu tireras ton épingle du jeu, alors à la forêt, je
te dis, à la forêt
Et là j'en trouverai ? T'es sûre ?
Mille fois sûre, à la forêt, oui, aujourd'hui, s'il y en a, ça ne peut être que là
Alors mille fois merci, Petite Touffe, je ne t'oublierai jamais
Moi non plus, gamin, allez file maintenant ! Tu me manques déjà !
Au-revoir !
Au-revoir !
Quelques secondes plus tard
Ah le gamin !

Puis nos deux frères, se retrouvèrent, pour décider quoi faire
Je sais où aller, pour trouver des nuages ! dit l'un d'eux
Moi aussi ! À la mer !

Quoi la mer, qu'est-ce que c'est ?

Je t'expliquerai, mais aujourd'hui, il n'y a que là, je le sais, pour trouver un nuage

Mais pas du tout mon vieux ! Il faut aller à la forêt !

À la forêt ?

Je te raconterai plus tard, mais il n'y a que là, mille fois sûr, pour tirer notre épingle du jeu

Mais qu'est-ce que tu dis, gamin !

Que ce qui est vrai, mon petit !

Mais pas du tout !

Mais si !

Bon, écoute-moi

J'étouffe

J'ai rencontré une petite flaque, elle s'appelait Petite Flaque, et elle m'a confié que ce n'était plus qu'à la mer aujourd'hui qu'on trouvait encore des nuages, d'accord ? Alors il faut aller là-bas !

Une petite flaque ?

Parfaitement !

Et tu parles aux petites flaques maintenant toi ? Eh beh, on est resté là trop longtemps, tu t'es beaucoup trop encaillouté mon vieux !

Encaillouté toi-même !

Un peu de sérieux, allons. Ecoute-moi un peu, j'ai rencontré une petite touffe, mon gars, qui s'appelait Petite Touffe, et qui m'a confié qu'il n'y avait plus qu'à la forêt aujourd'hui qu'on trouverait encore des nuages, tu entends ?

Et tu me prêches le sérieux avec tes petites touffes ? Mais tu es ouf !

Parfaitement ! Et je ne vois là aucun problème, mais sache, toi, mon petit, que toi vraiment je te le dis tu claques !

Et j'en suis fier, morveux ! Parce que tu es touffu vraiment si tu crois que c'est en restant là assis à poireauter tout le beau jour dans ton idiotie de forêt que tu vas miraculeusement trouver un nuage, patate !

Et toi tu es claqué franchement si tu crois que c'est en naviguant de tout ton temps que tu vas trouver comme ça un nuage, sale coquillage ! Il faut rester là et attendre, guetter

Il faut tout le temps bouger et se déplacer, au contraire ! Il ne faut pas les attendre les nuages, allons, il faut aller les chercher ! Navet !

Morue !

Banane !

Gros crabe !

Ah mais tu m'agaces à la fin ! Tu sais pourtant très bien qu'on ne peut pas remonter sur ce fichu nuage si on n'est pas tous les deux ensemble !

Mais c'est toi qui m'embêtes, vieux merle ! Parce que tu sais qu'on ne peut pas remonter sur un nuage si on n'est pas chacun là où l'on a envie d'être !

Mais je veux être à la mer !

Et moi à la forêt !

Mais regarde c'est touffu maintenant ! Tout est touffu à cause de toi, on n'y arrivera jamais. On ne pourra plus remonter sur un nuage si on ne veut pas être au même endroit

C'est de ta faute ! Tu es idiot ! Ah que je pleure !

C'est moi qui pleure ! Je te déteste !

Moi aussi je te déteste !

Ils étaient décidément toujours d'accord sur tout

Ainsi nos deux frères, se séparèrent

Partant chacun de leur côté

Fin.

Alors, sympa mon histoire ? nan ?

Alors que je te racontais cela tu as fini de descendre la colline et arrives maintenant devant la charmille qui mène à la grande cascade

Tu le savais, mais cela ne t'empêche pas d'être étonné

Il y a quelques jours, ils l'ont totalement déblayée,

Et votre "passage secret" ne ressemble plus vraiment à ce qu'il était.

La charmille, ainsi dégagée, est désormais assez haute pour qu'on puisse y marcher

Assez large pour que quatre hommes puissent y tenir en ligne

Tu t'y avances, c'est et ce n'est plus le chemin de ton enfance,

Peut-être ne quittons-nous, en fait, jamais les mêmes chemins

Et seuls eux se contentent de changer autour de nous ?
Alors, que vas-tu faire après tout ce que je t'ai dit ?
Rester ou partir ? tu as encore le temps de décider,
Comment nos deux frères, dans mon histoire,
S'ils ne veulent plus être au même endroit
Vont-ils pouvoir remonter sur un nuage ? si pour cela
Ils doivent être tous deux ensemble et chacun
Où ils veulent être

Voilà ta question, ma question
Et pourquoi, toi et moi, on ne va pas se quitter.

Tu arriveras, bientôt, à la fin de la charmille et ce que tu aimerais le plus faire
C'est rester, quelque temps, puis partir
En gros ne pas choisir.

Tu sors de la charmille et débouches enfin sur la cascade et c'est décidé
Tu vas rester, quelque temps, puis partir mais laisse-moi seulement te dire
Les choses, ici, comme ça, ça ne fonctionne pas
C'est pas contre toi
Mais tu ne peux pas éviter de faire un choix
Tu crois pouvoir t'en sortir
Tu crois, encore une fois, qu'il n'est pas obligé de choisir, de t'engager
De prendre une voie plutôt qu'une autre et de perdre la moitié
De tout ce que tu as voulu, désiré et mais je n'insiste pas
Tôt ou tard, et tôt je le crois, tu reviendras à moi
Car je suis devant toi, je suis sur ton chemin
Je suis ta question.

L'eau coule autour de toi depuis plusieurs heures que tu es allongé dans cette rivière mais tu restes fixe, au bord de la cascade, accroché comme un rocher

Depuis plusieurs heures cela a commencé, depuis plusieurs heures ils traversent la rivière devant toi et ne te voient pas, le soleil se levant derrière toi les éblouissant dans ta direction

Et le temps est encore long avant que leur chef n'arrive, alors laisse-moi m'asseoir là patienter avec toi et te raconter une histoire moi aussi, c'est à mon tour maintenant

Midi est encore loin et en attendant, mais je sais cela ne t'amuse pas du tout toi, tu n'avais ni envie de me voir et encore moins de m'entendre vider mon sac, tu as déjà eu ta dose pour aujourd'hui te dis-tu mais c'est comme ça, au théâtre, les histoires et les problèmes arrivent souvent comme par hasard dans la même journée, comme s'ils avaient pris le bus ensemble pour venir, et souvent, aussi, on peut rencontrer le fantôme de son père.

Je t'épargne tout le drama que ça a été pour me débarrasser des autres, et la rencontre psyché bizarre avec une sorte d'esprit juste avant de sortir de la forêt, pour te raconter seulement ce qui s'est passé à partir de là

Je sors de la forêt et bam, là, j'arrive dans un désert. Je ne savais pas du tout qu'il y avait un désert au-delà de la forêt. C'était la première fois que j'en voyais un, c'était un désert de pierres, les pires, le genre où l'on ne veut pas finir

C'était immense, chaud sec et dur, c'était comme un énorme mur

Mis à la place du sol entre moi et mes rêves.

Et là, l'angoisse : qu'est-ce que je vais faire ?

Comment aller à la mer ? survivre jusque-là...

Je crie : Ah ! Mon Dieu ! Que je suis malheureux ! Que la vie est injuste ! Que la mort est injuste ! je ne veux pas finir ici...

Et alors que je me désespère, que je frappe le sol et que je me roule par terre, une ombre passe sur moi et je rouvre les yeux redresse la tête je pars éperdu là-dessus sur-le-champ donc à sa recherche

Et je vois là, dans le ciel, comme tout près de moi, un petit nuage.

Holà ! Bonjour ! Monsieur le petit nuage ! Par là !

Tiens, j'entends un truc

Là ! En-dessous ! En-dessous oui !

Tiens, il y a un truc en bas qui gigote

C'est ça ! Par là !

C'est moi que t'appelles comme ça, crotte de nez ?

Oui exactement, vous

Qu'ess t'as ?

Oh, pas grand-chose vous savez, juste un tout petit service à vous demander, qui demanderait lui-même à peine de votre temps, quelque chose de si simple et si rapide que vous le faites très certainement sans même vous en rendre compte plusieurs fois par jour, une promenade pour un si beau petit nuage que vous en somme, un tour de jambes, une gambadette, un acte manqué, une

Abrège putain microbe !

Emmenez-moi à la mer

Pardon ?

Ah merde j'en étais sûr, faut jamais parler franco avec des types comme ça

Mais t'as fumé gamin !

Oh ! Pas de ça avec moi, hein, vous les nuages vous faites ça cinquante fois par jour, hein

Non mais attends, tu n'as pas compris, je ne suis pas un escalator tu sais, je suis un nuage ! Un tas de flotte quoi ! Monte-moi dessus et tu vas juste me passer au travers, banane !

Ah merde, putain, c'est vrai, ah non je n'y avais jamais pensé

Bah oui, vieux merle !

Quel dommage !

Quel dommage !

Attendez attendez là un peu, vous avez l'air un peu trop content

Quoi ? Moi !?

Oui vous, là, vous, vous êtes sûr archi sûr que ce n'est pas une histoire pour me rouler dans la farine ?

Qui ça ? Moi ! Vraiment ? Mais non, non, allons, je ne me permettrais jamais...

Venez un peu là pour voir

Ah non, s'il vous plaît, pas de ça entre nous jeune homme

Ramène-toi là un peu ici je te dis

Ah ! Mes aïeux ! Il m'a attrapé ! Il m'a mis la main dessus !

Ah là je te tiens gredin ! Je le savais ! Tu voulais m'avoir hein !

Je vous en prie ne me faites pas de mal !

Je vais te monter dessus moi et zou ! À moi la liberté !

Au secours au secours ! On attaque un nuage ! Que quelqu'un fasse quelque chose !

Ah ! Bon sang j'y suis déjà ! La mer, la plage, et ce désert ne sera plus qu'un mauvais souvenir

Jeune homme, je vous implore, soyez raisonnable ! Ne faites rien que vous pourriez regretter, PITIEEEEEEE !

Ha Ha Ha ! Tu ne peux rien y faire ! Tant pis pour toi, c'est parti j'y vais c'est décidé ! Je m'élançe me déchaîne je m'emmène je me lance me déporte me défait je me jette je me vante je commence je m'avance je – Ah ! Mais ah ! Ah ! Mais c'est pas vrai ! Mais aïe ! Mais je suis vraiment passé au travers ! Oh non non non

Ahahahahahahahahahahahahah !

Oh non non mais non non mais c'est pas vrai mais non non mais non mais comment as-tu osé as-tu pu

Oh mon Dieu ce qu'ils sont cons ces humains ! Ce n'est pas croyable ! Ce qu'ils sont bêtes ce qu'ils sont drôles ! Ce n'est pas possible !

Ordure cornure fouture merduure chiassure vidure milure vijure si –

Surveille ta langue crevette ! Si tu ne veux pas que je devienne tout noir et te foudroie sur place !

Pardon monsieur

Je préfère, bon, c'était bien sympathique, mais tu m'excuseras, j'ai mes affaires moi aussi

Attendez monsieur le petit nuage !

Quoi encore ? Et puis zut, arrête de m'appeler comme ça allons, c'est ridicule, j'ai un nom moi aussi tu sais, je m'appelle Georgcumulonimbus, fils de Henrinimbus, lui-même fils de Edmonstratus, et toi ?

Je ne vous le dis pas, j'ai envie de changer, mais en attendant appelez-moi comme vous voulez, Nicolas, Franck, Julien...

Va pour Franck, ça ira, comment puis-je t'aider donc ? Puisque tu as bien besoin de mon aide n'est-ce pas ?

Tout juste Georges – je vous appelle Georges, ça ne vous gêne pas ? Eh bien voilà, le fait est que je voudrais aller à la mer

À la mer ?

Mais oui !

Oh non ça recommence

Quoi ?

Ecoute mon petit Franck, tout le monde a ses problèmes, certains veulent la mer, d'autres la forêt, c'est comme ça soit, mais moi j'en ai raz-le-cul de ces niaiseries

Comment ça ?

Ecoute, ça fait des siècles voire même des millénaires que je suis à la recherche de deux couillons, tout ça parce qu'ils n'ont pas été fichu de vouloir aller au même endroit, alors tes histoires, là ! bon ! ça va à la fin !, tu comprends

Des millénaires, Georges, allons, je vois bien que vous êtes très fatigué, mais quand même, vous ne croyez pas que vous exagérez un peu ?

Quoi ?! Mais je ne suis pas gâteux, moustique ! Change de ton ! Pour qui tu me prends ? Plus de cinq mille sept cent ans que je cherche !, capiche ? Même si j'ai plus ou moins perdu le compte certes

Quoi ? Tout ce temps ?

Ouaip, parfaitement, et tu peux me croire que j'en ai vu des choses depuis, je n'avais jamais regardé la terre aussi attentivement

Eh beh, mais pourquoi vous les cherchez depuis si longtemps ces deux zouzous ?

Ça me regarde. C'est ici, dans ce désert, que je les ai perdus, c'est très loin maintenant. Chaque fois que je ne retrouve rien ailleurs et que je déprime je reviens pour voir, au cas où, s'ils ne traînaient pas encore là

Pauvre Georges, ils ressemblaient à quoi ?

Je ne me souviens plus si bien, depuis le temps, tu imagines, mais le nez un peu cassé, monosourcil, de belles bouclettes noires

Ah

Ah mais oui ça, ça que je te regarde toi alors... nom d'un pépin, Sylvain ! Ne me dis pas que c'est toi ?!

Ah mais non Georges, allons, moi c'est Franck vous savez bien

Gredin ! Voilà pourquoi tu ne voulais pas me donner ton vrai nom !

Mais je vous assure Georges ! Il y a bien quelques Sylvain dans ma famille, mais rien à voir avec moi ! Je vous jure ! Je ne suis vraiment pas de ce bois-là !

Ah mais oui, tu voulais aller à la mer, je suis bête ! J'aurais dû y penser ! Nom d'un requin c'est toi Marin !

Ah, Georges, non, ça aucun doute, Sylvain encore, mais des Marin, il n'y en a jamais eu un seul dans ma famille, pas que je sache du moins

C'est vrai, Franck ? Tu ne me joues pas un tour ? Si c'est toi Marin je te jure que je ne me fâcherai pas

Juré craché, pas moi

Tant pis... Mais dans tous les cas pour ton problème tu l'as vu, je ne peux pas t'aider, t'emmener à la mer, tu vas juste me passer au travers

Mais Georges je vous en supplie il faut que vous m'aidiez, regardez ce désert, vous voyez bien, vers qui voulez-vous que je me tourne, je vais crever ici en trois jours voilà tout ce qui va m'arriver si vous ne m'aidez pas, s'il vous plaît, je vous en supplie, je vous implore ! C'est une question de vie ou de mort !

Mais qu'est-ce que je peux bien y faire moi ?

Il faut que vous m'aidiez Georges, je n'en sais rien, trouvez une solution ! Si je ne peux pas monter sur vous et que vous ne pouvez pas m'emmener, il doit bien y avoir une autre façon un autre moyen pour aller à la mer tout de même ! Réfléchissez ! N'importe quoi ! Un essaim d'abeilles qui accepterait de me prendre en stop ! Une compagnie de location d'éléphants qui accepterait de m'échanger pour quelque temps un de leurs pachydermes contre service bien entendu ! N'importe quoi Georges tout ! Tout ce qui vous passe par la tête je le prends ! Je suis désespéré ! Je ne veux pas finir ici !

Ah, comme vous y allez vous, bon, laissez-moi voir... il y aurait bien une idée oui, un moyen, bon, mais vous savez...

Dites, Georges ! Dites toujours ! N'importe quoi, je prends n'importe quoi plutôt que de finir ici

Vois-tu, à l'endroit où nous sommes, mon petit Franck, nous sommes pratiquement à l'exact opposé de la mer la plus proche sur cette terre, et par conséquent, s'il est très difficile d'y aller par voie de terre, il y a, comment dirais-je, une autre voie de terre, plus directe mais plus difficile, pour y accéder. Si tu creuses, précisément, à partir de là, jusqu'à l'autre côté de la terre, en suivant scrupuleusement mes calculs et mes indications, tu pourras arriver, un jour, assez certainement, de l'autre côté de la terre, c'est-à-dire à la mer. Si je suis assez bon dans mes estimations, tu devrais même arriver très précisément sur la plage, à cinquante-trois mètres de l'eau bon an mal an, même si je n'ai pas tenu compte des marées je l'avoue et qu'il faudra peut-être faire attention suivant que tu arriverais directement dans la flotte. Tu ne sais pas nager nan ?

Non

Oui, c'est bien ce que je pensais. Et donc, avec tout ça, en laissant une certaine marge de prudence pour les aléas les imprévus et les jours de déprime, tu devrais mettre entre quarante et quarante-cinq ans pour y arriver, voilà.

Quarante à quarante-cinq ans ! Mais c'est impossible ! Je vais être tout vieux quand j'arriverai là-bas

Oh ! Malpoli ! Je t'offre un moyen de ne pas finir ici et tu m'en veux que tu ne seras plus assez jeune pour courir après les vahinés, bon sang ! T'as été élevé chez qui toi !

Pardon, Georges, vous avez raison, je suis un ingrat, excusez-moi, je vous suis extrêmement reconnaissant. Mais pour toutes les questions matérielles de

Tatatata ! T'occupe, je gère. Je t'apporterai une nouvelle pelle et pioche chaque fois que les tiennes seront mortes, je ferai pleuvoir assez dans ton trou pour que tu puisses boire les petites flaques et manger les petites touffes, et je reviendrai chaque soir causer un peu avec toi, ça me fera un peu de compagnie à moi aussi, d'ici que je retrouve ces deux couillons

Bon, je vois. Ça ne sera sûrement pas très facile, et assez long, quand même, quarante ans, mais merci, Georges, merci, sincèrement, vous me sauvez la vie vous savez

Par contre, microbe, il faut quand même que je t'avertisse d'un truc. Tu n'as pas l'air d'avoir foutu grand-chose dans ta vie alors fais bien et écoute attentivement

ce que je veux te dire, tu vas en chier. Mais vraiment, je veux dire, et surtout, pas de la façon dont tu l'imagines. Tu crois à cet instant que c'est la pierre qui sera dure et le temps qui sera long, mais la pierre et le temps ne sont rien en réalité pour celui qui comprendrait ma parole. D'ailleurs, je ne te parle pas pour maintenant, tu ne peux pas encore à cet instant saisir le sens de ce que je veux te dire, je te parle pour plus tard, quand tu te briseras les poings sur la difficulté et qu'alors, seulement, ressurgiront mes paroles. Comprends-moi bien, mon petit asticot, ce n'est pas que la pierre que tu vas creuser et ce n'est pas qu'elle qui sera dure et longue à traverser et faire tomber comme le mur te séparant de ta terre – de ta mer promise, mais c'est toi, toi aussi. Il existe un mur plus épais et plus dur que celui qui te sépare de ce dont tu ne cesses de rêver même si ce mur est la terre elle-même et ce mur-là, que tu ne connais pas maintenant mais rencontreras, bientôt, est en toi, est toi-même, et même si tu ne peux rien comprendre à cet instant des mots que je te dis tu ne dois pas les oublier car quand tu y feras face, tout à l'heure, il n'y aura plus rien d'autre que ça que mes paroles et à ce moment-là tu seras seul, voilà. Mais on en discutera, ce soir ou bientôt. Voilà ton matériel, creuse bien comme je te l'ai dit et je reviens à la fin de la journée, après avoir regardé encore un peu aux alentours. À très vite, moustique.

Et il s'est donc cassé comme il l'a dit

Ce cher Georges, je lui en devais vraiment une

Sans plus de cérémonie j'ai attrapé ma pioche et je m'y suis mis.

Les premières heures, j'étais dans une exaltation, un bonheur, c'était indescriptible.

Tout me paraissait beau, neuf, enviable, le désert me devenait attachant, charmant

J'y regardais un peu partout comme dans une nouvelle maison dans laquelle on prend ses aises

Cette chaleur me semblait tout à coup enviable, saine, salubre, j'avais de la peine pour ceux qui ne la partageaient pas

Cette aridité était maintenant des plus désirables, je me sentais nettoyé, net, je ne voulais plus jamais connaître quoi que ce soit d'autre

Cette solitude même m'était devenue précieuse. Misère de ceux qui doivent se soucier des autres, leur parler, les regarder, partager quoi que ce soit

Je décorais cette nouvelle vie fraîche comme un nouveau-né de toutes les idioties et les lâchetés dont j'étais capable

J'étais heureux de ma bêtise, je m'imaginai que tous les éléments de ma vie n'avaient concouru qu'à cet unique instant, que j'avais été maître au-delà des circonstances ou qu'une secrète main avait guidé tendrement mes choix en attendant que je puisse cueillir tout ce qui m'attendait et adviendrait ici encore par la suite. Tu peux te moquer

Plus simplement la joie de ne pas finir seul dans ce désert, devenir sec et immobile comme une pierre,

D'échapper à cette angoisse

De me sauver

Quelqu'un vers qui se tourner

Toi aussi tu vas bientôt comprendre cela, ce sentiment d'abandon

Qui n'est jamais vrai certes en réalité, mais qui vous tape quand même bien dur la première fois qu'il vous tombe dessus.

Du côté du travail, c'était tout aussi joyeusement bordélique

Je tapais au petit bonheur, il ne m'avait dans mon exaltation même pas encore effleuré que je creusais

Et qu'importe, à ce moment, aucune importance

Un coup ici et là, comme-ci ou comme ça

Et quant à réfléchir à comment tenir mon corps, placer mon dos, mes jambes, utiliser mes mains ou jouer intelligemment du poids de l'outil

Tout ça c'est des conneries, à ce moment-là

Ou même pas, je n'y pense juste pas, je ne sais même pas que quoi que ce soit existe

Il y a alors ma pioche qui fait n'importe quoi et ça me suffit

Et puis, à la fin de la journée, l'idée m'obsédait

Je ne pense plus qu'à la mer, à la piraterie

J'étais un enfant après Noël qui ne lâche plus son nouveau jouet pendant des semaines et dort même avec

J'étais fou, je piochais comme un fou

Je faisais des plans spectaculaires

Je croyais qu'en septuplant mes efforts je pourrais être là-bas en quinze

Voire dix ans

J'suis content jsuis content !
Ces journées de seize heures, ici, ça vous tue
Mais c'est bientôt fini
Et je tape plus le soleil se couche
J'aimerais être déjà là-bas

Lorsque Georges est revenu, le soir, une fois la nuit tombée, j'avais à peine égratigné le sol

J'étais étendu sur le dos, les bras écartés, j'avais tellement mal partout que je pouvais à peine bouger, mais j'étais bien, de la bonne fatigue comme on dit

Alors, mini-crotte, how was your day ?

Quoi ?

Comment c'était ?

Ah ! Bah je me suis bien marré, après je n'ai vu que tout à l'heure à quel point c'était dur, à quel point je n'avais comme presque pas avancé, on dirait que j'ai à peine touché le sol, alors que j'ai tapé dessus comme un fou toute la journée, mais passons, je m'en fous, je m'amuse trop pour penser vraiment à ça, voilà

Je vois ! T'as l'air de t'être bien dépensé oui !

Ça tu l'as dit ! Si tu savais comme j'ai mal ! J'ai mal partout ! Même respirer me fait mal, même ouvrir les yeux me demande encore trop d'énergie, c'est dingue, je savais que ce serait physique mais j'ai l'impression que ce n'est même pas ça qui me fatigue vraiment, j'ai l'impression d'avoir tapé avec autre chose que ma pioche, enfin je réfléchirai à tout ça plus tard, j'ai trop mal et je suis trop fatigué aussi pour penser

Très bien, on en reparlera plus tard alors d'accord

Et toi, tes recherches ?

Oh, rien de plus que d'habitude

Pas trop déprimé ?

Pas plus que d'habitude non plus

Je vois, moi je me suis senti très bien aujourd'hui de faire ça. Je ne pensais même plus à ma famille ou rien, c'était très agréable, je ne pensais à rien en fait, j'étais tendu vers mon but, comme une flèche, dans l'action

Tant mieux

Je crois que ce ne m'est jamais arrivé de ma vie, de me sentir aussi libre, voiles dépliées, le cœur léger aussi, tout, envolé comme un ballon, seul, heureux à travers le monde

Bon, c'est très bien tout ça dans ce cas. Je te laisse là mon petit Franck, je vais aller pioncer comme on dit, le soleil se lève tôt demain, on se retrouve ici demain soir, salut

Salut mon petit Georges !

Et il est parti comme il était venu, sans faire de bruit

Le lendemain, j'étais encore plus épuisé

Je n'avais pas passé la nuit la plus confortable de ma vie, endormi sur ce lit de pierres, et j'étais courbaturé au dernier degré, j'étais un tas de courbatures, un sac de courbatures, une grosse courbature vivante et généralisée

Et il fallait recommencer, et même faire mieux que recommencer

Mieux faire

Car je réalisais à quel point mon travail de la veille avait été profondément inefficace

Si profondément inefficace,

Que j'avais peur de mourir de vieillesse avant d'arriver de l'autre côté de la terre, à la mer.

Je commençais ainsi, donc, à réaliser, comme Georges en avait parlé, à quel point il s'agissait de faire bien plus, et même autre chose, que de frapper bêtement la terre pendant quarante-cinq ans jusqu'à destination

Tout ce que ce travail demandait, non exigeait même, de sérieux, d'entraînement, d'approfondissement de concentration d'efforts d'investissement

M'apparaissait d'un coup dans la tête

Ou dans tout le corps même

J'entrevois cette réalité et pensais : voilà donc ce dans quoi je me suis vraiment embarqué

Le frisson de la nouveauté

Lointain

Comme le souvenir de mon corps vierge de travail la veille encore, s'était évaporé

Je tapais, je frappais, et je ne pourrais pas dire sans mentir que j'y prenais le même plaisir que la veille

Il n'y avait plus que cette pierre, maudite pierre, dure, incassable

Est-il seulement possible de la briser ?

J'avais mal au dos

J'avais mal aux mains

J'avais chaud/j'avais soif/j'avais faim

Je me sentais seul, je n'en pouvais plus

Mais courage il faut avancer

Et je commençais à douter, un peu, même si cela m'énerve de le reconnaître

Un peu

Je commençais à repenser à ma famille, à chez moi

À tous ceux et celles que j'avais aimés

À regretter ? je ne sais pas...

Je ne crois pas, pas encore. C'était seulement difficile, tellement difficile que j'allais aller naturellement vers ce genre de pensées, que je le veuille ou non, c'était le plus probable, ou attendu du moins

Et donc rien d'affolant, seulement cette difficulté, qui je le pense est telle, qu'il est par conséquent ironiquement très difficile de la faire comprendre et partager, même si j'y reviendrai

Et je veux revenir là sur autre chose aussi, même si j'aimerais aussi l'éviter, ce sentiment de doute ; ce qui est horrible est la façon dont c'est en fait juste une question, rien n'est alors affirmé, ni dans un sens ni dans l'autre, et c'est cet état d'indétermination qui vous met la tête dedans, qui vous rend si mal. Une blessure, avérée, visible, je la connais, je la sais exister, je ne m'inquiète pas, on peut s'en occuper sans sentiments, il suffit juste de faire ce qu'il y a à faire mais un doute, ah !, quelle horreur, ne pas savoir pouvoir déterminer si vous avez mal, si vous vous affaiblissez, si vos forces s'écoulent depuis une plaie que vous n'arrivez pas à déterminer, ce doute est cent kilos de plus dans votre corps, sur vos épaules et sur votre dos. Et c'est un peu ça là mon état d'esprit à ce moment, j'aimerais arrêter d'en parler mais ce serait encore pire ça me rongerait comme un petit insecte à l'intérieur de mon ventre, on voudrait je voudrais éviter de mettre les pieds dedans, repousser la question, faire en sorte de pouvoir ne pas faire face à ce problème mais la chose est là, heureux ou pas, irrémédiablement devant vous diablement ou pas mais devant vous et indépassable.

Lorsque Georges arriva à la nuit tombée, j'étais dans la même position que la veille, mais dans un pire état

Il me regarda, ouvrit grand ses yeux d'un air étonné et pas étonné en même temps, d'un air attentif et observateur je dirais seulement alors du coup

Il me posa quelques questions, sur ma journée, auxquelles je répondais par quelques grognements mal articulés, par quelques bruits à peine mâchés, tant la fatigue et les courbatures avaient atteint jusqu'au muscle de ma mâchoire

Georges m'a alors attrapé le pied et électrifié un petit coup, comme ça, sans prévenir, et j'ai été tellement surpris que j'ai poussé un énorme cri, surtout de peur et de surprise, ça n'a pas fait si mal

Après ça allait un peu mieux, j'ai pu me redresser, parler un peu

Wahou ! Tu parles d'un coup de fouet !

J'ai pensé que tu en avais besoin

Tu m'étonnes ! Merci mon gros ! Quelle journée, quel travail quel labeur, et surtout quelle fatigue ! Un moment j'ai cru que je n'y survivrai pas

Tu exagères

Mais pas du tout ! Que nenni ! Tellement pas ! Si tu dis ça, Georges, c'est parce que tu n'as jamais creusé un trou de ta vie, tu ne sais pas ce que c'est de travailler

Je n'ai jamais creusé de trou, c'est vrai

Tu ne sais pas ce que c'est que la lourdeur, la terre, être cloué au sol, ne pas s'envoler au moindre coup de vent, ne pas cracher ses foudres au moindre orage, être attiré vers le bas, mener une lutte contre la gravité pour seulement se tenir debout

C'est vrai, je ne connais pas tout ça

Eh oui ! Et de plus, tu ignores aussi ce qu'est la pire des lourdeurs, la plus puissante des gravités, la terre à laquelle on est enchaîné le plus solidement, je veux parler du cœur des autres !

Ah

Mais oui, il n'est rien sur terre (et pas même la terre elle-même) qui vous cimente vous enferme vous empêche vous gêne vous attire vous retient vous retire à vous-même autant que le cœur des autres, de ceux que vous aimez, c'est l'amour qui est la terre dont je cherche si désespérément à m'envoler !

D'accord

Et toi, tu es si loin de tout ça. Ah mon bon Georges je t'envie tu sais, tu ignores tout de la valeur du privilège dont tu as toujours si innocemment joui, tu ne sais pas quelle est ta chance

Tu as peut-être raison, mais j'aimerais bien retrouver Marin et Sylvain quand même tu sais

Et en même temps, peut-être que je te plains. Tu ne sais pas le prix des choses humaines, le goût de la liberté, le bonheur de s'en aller, la joie de savoir tels lieux et telles personnes définitivement derrière vous et plus jamais sur votre route, tout ça est hors de ta portée. Mais en même temps peut-être que ta position reste quand même la meilleure quand j'y pense encore, être littéralement au-dessus de l'amour, comme toi, l'humilier de son ombre sans jamais avoir à se souiller en y posant le pied, ça, ça vaut peut-être tout oui. Ah mais merde où il est ? Georges ? Georges ? Georges ? Mais où est-ce qu'il est passé ? Georges ? Georges ? Georges ? Mais c'est incroyable ça ce n'est pas possible, il était là il y a deux secondes. Quand est-ce qu'il est parti, et pourquoi donc, au milieu de notre conversation ? Est-ce qu'il a eu une envie pressante, ou oublié quelque chose sur le feu ? Ça c'est prodigieux ça c'est remarquable, mais c'est totalement raccord avec ce que je disais, sur les avantages réels et si commodes d'être un nuage, enfin bon, on se reverra demain soir et on éclaircira ensemble tout ce mystère, qui est quand même prodigieux, ça oui, et dont j'ai hâte de montrer à Georges comme cela s'ajoute encore à la déjà longue liste des avantages de sa position

Le troisième matin, donc, c'était pire pire pire de chez pire

Quel mal j'avais eu à me lever !

À me tenir debout !

La douleur dans tous les membres, mais je t'ai déjà décrit tout ça avant hein

Pour faire simple, les douleurs de la veille s'étaient tout simplement ajoutées à celles de l'avant-veille, voilà

Je m'y suis mis, tant bien que mal

Et j'ai très vite constaté avec effroi que tout ce qui

Avant-hier seulement,

Me semblait douce chaleur, heureuse solitude, salubre sécheresse

Était maintenant un cagnard infernal

Je me sentais seul comme un rat crevé

Et cette putain de sécheresse m'apparaissait comme telle, celle d'un désert.

J'essayais encore un peu d'avancer

Malgré tout ce que cela me coûtait

Mais je n'avais plus simplement grand-chose d'autre à faire maintenant

Je tapais, je tapais, aussi heureux que si c'était moi que je tapais

Et j'essayais surtout de ne pas penser.

Je ne voulais pas m'aventurer vers Georges, en pensées, et me demander pourquoi est-ce qu'il était parti de cette façon la veille. Mais rien à faire, je creuse, je creuse, je ne peux pas m'empêcher de creuser je ne peux plus me permettre ce luxe depuis que je me suis ainsi engagé et que c'est maintenant ma seule issue ma seule voie la seule chose que je puisse doive que j'ai le droit et la capacité de faire. Je creuse je creuse et c'est là, en effet, maintenant, maintenant seulement que je comprends exactement comme Georges l'avait anticipé le fameux sens de ces paroles, dont la pierre et le temps sont peu de chose en réalité pour celui qui les comprendrait. Et c'est vrai, à présent que je le comprends je vois bien à quel point exactement comme il le disait la pierre et le temps ne sont rien, non pas vraiment qu'ils n'existent pas je veux dire, mais qu'ils ne sont rien et qu'ils n'existent comme presque pas pour celui qui sait que la pierre c'est lui, que le temps c'est lui, comme lui est le temps et la pierre, comme lui passe car il est le temps et est dur car il est la pierre et comme la pierre et le temps sont vivants sont son cœur battant saignant sont lui, oui, je commence à le comprendre maintenant. Et ainsi c'est moi que je creuse, et ainsi c'est moi qui passe transforme toute chose révèle toute chose me révèle toute chose à moi-même et creusant et passant et passant en moi-même je ne peux pas me retenir là de découvrir le sens véritable de tout ce qui s'est passé.

Ah ! Que donc ai-je été lâche !

Je ne suis pas là et je ne suis pas parti, j'ai seulement fui ma famille

Ah ! Je vois tout maintenant ! Je ne veux pas aller à la mer ! Je ne veux pas devenir pirate !

Que de prétextes que de mensonges pour fuir et me cacher ma bassesse mais c'est clair, je n'ai et n'aurai jamais ni la force ni la volonté de faire ce que je fais

Je ne peux pas et ne veux pas aller à la mer

Je veux rentrer chez moi.

J'ai échoué et maintenant je suis là

Et je donnerais tellement pour une seconde chance ! Pour que ce ne soit pas encore trop tard

Ah c'est pas vrai quel con quel idiot !

Pourquoi est-ce que je suis parti ? est-ce que je suis ici ?

J'avais tout là-bas, rien ne me manquait alors qu'a-t-il pu en moi se passer pour que j'envie ce maudit désert Maudit Désert ! en lieu de mon paradis ?

Ah ! Georges !

Georges !

Georges viens je t'en supplie !

Georges Georges je t'en supplie ! Je vais finir ici je ne veux pas finir ici !
Georges !

Georges s'il te plaît !

Georges !

Georges Georges Georges Georges Georges Georges Georges Georges !

Geor-ges !

À ces mots, à ces mots à ces cris Georges arrive

Il n'a pas l'air très très content, je reste assez surpris qu'il soit venu, par quel hasard se trouvait-il donc assez près pour m'entendre ?

Autre chose aussi, plus encore, il n'a pas du tout l'air surpris

Il s'avance vers moi, lentement, doux et majestueux

Je le regarde encore, longuement

Mes yeux pénètrent achèvent de creuser son visage et je vois tout, je comprends tout je lis tout

Après la soirée d'hier, que je parlais sans écouter, Georges avait dû toujours s'en douter, mais désormais il y avait confirmation dans mon attitude, de tout ce que j'étais de ce que j'avais fait et n'avais pas fait et surtout de ce que j'allais devenir, et comment j'allais finir

Il est sûrement resté dans le coin sachant pertinemment ce qui allait se passer aujourd'hui

De moi il a tout compris

De mon passé et mon futur

Et dans son visage, à présent, je lis ma fin.

Alors c'est fini, n'est-ce pas Georges, je vais finir ici ?

Oui

Je l'ai compris en te voyant arriver

Et j'ai vu que tu l'avais compris

Je suis, tout à coup, face à l'inéluctable et l'inévitabilité de ma mort, saisi, attrapé par une dernière angoisse sans nom

Je me décompose, je flanche, je m'écroule sur le sol,

Je vomis un peu

Je ne suis pas beau à voir

Je suis terrifié, je me demande dans un dernier effort s'il n'y a pas moyen, s'il n'y a pas une solution, même très difficile, je dis que je suis prêt à tout, mais vraiment cette fois, que j'ai enfin compris ce que je pouvais et voulais, que s'il faisait pleuvoir pour que j'ai suffisamment de petites touffes et petites flaques je pourrais rentrer chez moi

Et j'y serais enfin chez moi

À ma place

Heureux

Fort, libre

Tout ce que je n'ai jamais été

Je serais le bonheur de tous les autres et tous les autres seraient enfin mon bonheur

Maintenant que j'ai tout compris,

Georges,

Est-ce que ce n'est vraiment pas possible ?

Non

Je suis désolé Franck

Tu sais bien que ce n'est pas ce dont nous avons convenu

Je vois

Au-revoir Franck

Et il est parti

Cette fois bien la dernière fois

Je me suis demandé, ensuite, pourquoi au-revoir et pas adieu

Et si cela ne contredisait pas ce qu'il disait et tout ce que j'avais cru comprendre

Je me suis torturé avec cela

Mais je n'en tirerai rien, cette porte est fermée

Et vu où j'en suis maintenant, il est vrai, tout cela n'a plus d'importance
Mais j'y repense quand même mais Merde ! Quand même
Mais merde de merde de merde de merde cette pute ! Trois jours, elle avait
raison

Je n'en reviens pas, putain, je voudrais ne pas y croire

C'est si minable

Mais merde merde je ne veux pas finir ici ! Je ne veux pas finir ici !

Je le répèterai autant qu'il faudra si seulement quelqu'un pouvait m'entendre et
m'aider !

Pouvait venir et me sortir de ce merdier !

Si seulement il restait quoi que ce soit !

Georges Georges !

Mais qu'est-ce qui se passe qu'est-ce qui se passe ! Mais qu'est-ce qui se passe
qu'est-ce qui se passe !

Oh non non mais non non mais c'est pas vrai ! Oh non non mais non mais
qu'est-ce qui se passe !

Non, non – je ne peux pas voir cela – non, je ne comprends pas ce que tu dis

Je ne comprends pas ce que tu dis – non – non, je ne comprends pas !

Ta parole continue, ta parole continue, ta parole ne passe pas

Ta parole n'est pas le couteau dans le ventre,

Elle est l'impact qui n'arrête pas de rayonner et traverse mon corps, La lumière
d'un soleil qui éclabousse –

Et tout se noie autour.

J'ai vu cette pierre,

je suis assis devant elle

les jambes écartées.

Elle est plus ou moins de la taille et du poids de ma tête plus ou moins

Et je voulais autre chose

J'aimerais le crier

Tandis que mes mains soulèvent cette pierre, que je m'allonge, et que mes mains
la tiennent maintenant bras tendus au-dessus de ma tête

Et j'ai une belle tragédie reçue !

Et j'ai dans mes papiers un poème qui mourra !

Et j'étais bon !

J'avais le cœur pur !

Alors que mes mains s'élancent et enfoncent de toutes mes forces la pierre qui s'écrase et éclate ma tête

Bon, tu vois, cela a bien fait passer le temps au moins

Même si je sais que ça ne te plaît pas de m'entendre et d'entendre cette histoire

Car tu en es là, toi aussi

Et tu le sais.

Rester quelque temps, quand ici on a le plus besoin de toi

Puis partir, quand ça ira un peu mieux ?

Tu crois vraiment à ça ? Ce sont des conneries tu le sais, ton Sphinx avait raison, c'est seulement ne pas choisir, repousser l'échéance, et tu vois maintenant si tu avais vraiment besoin d'une démonstration où cela mène où cela moi ça m'a mené n'est-ce pas

Alors cesse maintenant de faire l'enfant

C'est un moment important

Et il est tout proche

Il arrive,

La liberté ou l'amour

L'amour ou la liberté

C'est cela que tu dois décider, quelle sera ta voie

Ou tu peux faire comme moi, ne pas faire de choix, finir comme moi, si ça te plaît.

Ils continuent de passer, d'avancer, de franchir de traverser cette rivière depuis plusieurs heures

Ils se déversent sur nous

Ils sont si nombreux

On dirait qu'ils sont un nombre infini, qu'il n'arrêtera jamais d'en arriver encore et encore

On dirait une autre rivière, tout aussi intarissable, éternelle

Coulant à l'infini, se déversant encore et encore

Et le soleil, lui, continue de monter dans le ciel

Poursuit sa course, son cours, comme encore une autre rivière
Parallèle à celle dans laquelle je trempe, depuis plusieurs heures
Dans laquelle je suis complètement immergé
Allongé
Comme si je baignais aussi dans la course du soleil
Cette grosse cloche de feu, d'amour et de lumière
Qui bientôt va sonner mon heure
L'instant de ma vérité
Voilà ce que tu es en train de penser
Et il y a tous ceux, encore
Cachés autour
Bandés et tendus comme un arc
Attendant ton signal
Tout un peuple camouflé, et prêt à bondir
D'autres vies, encore d'autres vies pesant sur tes épaules
Elles aussi tellement nombreuses, et chères, lourdes d'amour
De tout ce qui attache ceux qui n'ont jamais connu un jour l'un sans l'autre
Comme parents et enfants
Le poids de toute l'histoire,
Des générations, de ce qui nous précède nous enracine et nous leste
Tout ça encore, en plus, au bout de ta décision
Puis pour finir cette nature
Comme si toute la vie elle-même autour dépendait de ton choix
Chaque bête dans l'eau et dans le ciel et chaque plante
Est-ce que tu le sens ?
Tout ce que cache la terre
Tout ce qui dort derrière l'écorce des arbres
Tous les nuages d'insectes, toutes les couleurs
Tout ce sang qui passe, qui bat
D'un bout à l'autre de chaque créature
Circulant elle-même dans la création
Comme tout est beau
Comme tout se tient et t'appelle, dans cette chaleur, ce soleil, dans ce temps et
ce n'est plus le temps que tu vis

Tout bouge et se meut, maintenant, au rythme de tes organes
À cette seconde l'existence entière t'accorde son attention et attend de savoir
quelle est ton choix
Quelle sera ta réponse
Et c'est maintenant maintenant
Leur chef apparaît
Toute ta vie bascule, se renverse, se déverse d'un bout à l'autre de toi
Toute ta vie est là, dans ta main, vivante et brûlante, rouge et sombre et lumière
Et liquide que tu saisies de toutes tes forces
Le soleil passe au-dessus de toi ne te cache plus il te révèle te découvre
absolument
Tu veux tirer, tu penses que tu ne peux pas partir, les abandonner, que tu n'as
pas le droit, que tu dois pour eux être là
Tu surgis de l'eau et te dresses, debout, tu t'apprêtes à tirer mais quand tu
t'apprêtes à le faire, enfin, la chose éclate
Et en toi maintenant tout est clair
Tu ne peux pas rester tu ne veux pas rester
Tu peux et veux partir ce n'est pas fuir et qu'importe si ce désir surgit et se
dresse au pire moment !
Tu lâches tout, enfin ! C'est décidé, enfin ! Plus personne ne pourra plus jamais
te faire dévier
Tu traverses la rivière vers l'extérieur de la forêt et cours comme déchaîné par là
où ils sont arrivés depuis ce matin
Tu traverses la rivière exactement comme cette fois-là quand tu avais douze ans,
tu cours dans le même sens, tu cours dans la même direction
Tu cours et tu es inarrêtable, invincible, tellement heureux
Tu cours et tu retraverses tous les lieux les endroits les chemins pierres arbres
ruisseaux de cette fois-là à douze ans
Comme si tu repassais à l'intérieur de ton rêve, de ce souvenir
Et cette fois tu vas t'en sortir
Mais son frère arrive
Le frère de celle que tu aimes
Le fils de cette famille qui t'a aimé et élevé
Le fils de l'homme que tu avais pour devoir de venger

Et c'est irréel, il est tellement plus fort que toi
C'est une horreur, n'est-ce pas ? il va bientôt te rattraper
Il crie quelques questions, les tiens sont en train de se faire massacrer là-bas, tu n'as pas lancé l'embuscade qui a échoué, il essaie de comprendre, et sur son visage, effaré, tu lis toute l'horreur que tu viens d'engendrer
Tu ne réponds pas à ces questions, à ces cris, tu ne t'arrêtes pas, tu essaies en vain de le semer
Mais nulle importance, il connaissait déjà les réponses à ses questions, et toi tu savais déjà qu'il le savait
Encore quelques mètres et il te rattrape, et oui, ton histoire est déjà finie
Quelques secondes quelques dizaines de mètres de réelle liberté, tu sais, c'est déjà beaucoup plus que ce que la plupart vivent dans toute leur vie
Mais comme je l'ai dit, comme toi-même tu veux maintenant le dire, plus personne ne pourra jamais t'arrêter
Alors tu sors un couteau, et regarde ses yeux
Il t'aime comme son frère, et se bat maintenant avec toi, dans cette forêt de tes jeux d'enfants il y a longtemps et pas longtemps en même temps
À égale distance, pour vous, à décision égale du champ de bataille où ton peuple est massacré
À cette seconde
Et de la sortie de cette forêt, de ta liberté
Il t'aime comme son frère et est meurtri de ce qu'il va devoir faire
Mais il va le faire, tu le sais, lui il est comme ça
Il te désarme et la partie est maintenant définitivement perdue penses-tu alors
Tout est toujours simple et facile avec toi, putain
Lance-t-il
Alors que tu es à genoux, la gueule en sang, qu'il te retient par les cheveux et te crève les deux yeux un à un

Alors, la Belle au bois dormant, bien dormi ? L'avantage, dans ta situation tu sais, c'est que tu n'auras pas à voir un certain nombre d'horreurs qu'il y a autour ici. Bon, je fais l'idiote surtout pour masquer mon dépit, et ma colère, et ma tristesse. Pour le petit flash info, tout à l'heure, comme tu t'en doutes, ça a été la déroute. Il fait nuit là maintenant. J'espère que tu as bien profité du soleil tout à l'heure, c'était ton dernier, car maintenant peu importe pour toi qu'il fasse nuit il fera toujours nuit désormais. Ce n'est pas que pour toi que ça a été le dernier soleil tout à l'heure. D'ailleurs, après, ça s'est très vite couvert et c'est comme ça depuis. Même là encore je veux dire, c'est une nuit absolument noire, sans étoiles. Pour le reste de ce que tu dois savoir, tu seras jugé demain, ils ont pris notre village, nous sommes là actuellement cachés dans un coin au fond de la forêt, et ma fille a disparu, personne ne l'a vue depuis votre longue discussion de ce matin, tu es sûrement le dernier à l'avoir vue. Bon, je te passe aussi la description que n'importe qui d'autre que moi t'infligerait, pour se venger que tu ne puisses plus le voir par toi-même, sur le récit de comment ça s'est passé tout à l'heure et

depuis quand tu n'as pas donné le signal, et l'état dans lequel nous sommes maintenant, à quoi ressemble ce camp etc. Sache d'ailleurs pour ta gouverne que cette tente, ta tente, dans laquelle nous sommes, est gardée comme si tu étais César ou Napoléon. Tout le monde n'aurait pas la patience d'attendre demain pour te voir mourir sinon. Je ne te dis pas non plus l'état dans lequel est mon fils, qui continue encore envers et contre tout et même avec une sorte d'orgueil à t'appeler "mon frère", "mon frère", il a vieilli de dix ans en une journée mais c'est normal, à cause de tout ça, de toi et de sa sœur, sans parler de l'ironie qu'il y a à crever les yeux au meilleur tireur. Tu t'en sors bien, c'est aussi cela que je veux dire. N'importe qui d'autre que mon fils, que ton frère comme il dit t'aurait achevé sur le champ sans se poser plus de questions. Après, contrairement à ce que tu penses sûrement, je crois que c'était pour toi la bonne décision de faire ce que tu as fait. Tu as été con, bien sûr, de le faire comme ça et à ce moment-là, mais je pense vraiment que c'était la bonne chose pour toi tu sais. Et puis en plus, je ne suis même pas sûre qu'il soit si évident de dire "tu as été con de le faire comme ça et à ce moment-là" comme je le fais, bien sûr c'est con et j'ai raison de bon sens de le dire et de le dire comme ça d'un côté mais de l'autre, évidemment que tu es con et la pire des ordures et celui avec le plus de sang sur toi ici c'est le bon sens c'est évident c'est certain de notre point de vue et du point de vue de l'amour mais de ton côté, de celui de ta liberté, tu n'as sûrement pas choisi, le moment, je veux dire comme chez chacun de nous qui avons vraiment fait un choix, et tu te doutes que ceux qui t'accusent le plus sont ceux qui n'ont pas choisi entre les deux voies, et peut-être qui t'envient et pour cela te détestent secrètement mortellement, nous qui avons fait un choix, je veux dire nous savons aussi pour une part que c'est ce choix qui se fait en nous aussi et presque pas le contraire, comme à notre insu presque, et qu'il n'y a que d'un côté de ces considérations de bons et de mauvais moments car de l'autre il y a le moment où ça se fait bon ou mauvais qu'importe et puis c'est tout. Après comme je l'ai dit de l'autre côté tu peux aussi regarder ma fille regarde non ?, si je ne dis pas de bêtises et que je ne me trompe pas bien que je sois peut-être sûrement même en fait la seule à envisager les choses comme ça si je dis juste pour les mêmes intentions le même but elle a été beaucoup plus intelligente que toi, comme d'habitude d'ailleurs. Remarque, c'est peut-être aussi de famille, elle a quelques ascendants assez intelligents du côté de son père alors que toi, du côté du tien, et crois-moi je sais ce que je dis ce n'était pas vraiment ça. Mais on va pouvoir parler de tout ça. On m'a chargé de te maintenir en vie jusqu'à demain tu sais, c'est ça qu'a décidé une courte majorité, qui doit beaucoup à l'éloquence de ton frère. Donc tout ça pour dire qu'on va passer la nuit ensemble quoi. Et aussi rends-toi compte aussi qu'ils préfèrent me voir maintenir en vie quelqu'un pour le tuer dans les règles le lendemain plutôt

que d'aider les autres à sauver ceux que nous voulons et devons sauver. Enfin, tu allais gangrèner par les deux yeux et pourrir par la tête comme un poisson alors je t'ai filé un truc. Dans quelques heures tu vas avoir les fièvre douleurs chiasse nausée délire et tout le patata, mais d'ici là on a quelques heures pour parler. En fait, tu n'as pas non plus énormément de chances de survivre au médicament, de sorte qu'il n'y aura peut-être plus besoin de procès débats délibérations et tout demain matin. Mais ça fait toujours plus de chances de survivre que te laisser pourrir par les yeux où tu mourais là dans tous les cas. Sais-tu d'ailleurs quelle est la seule véritable différence entre le poison et son remède ? Le dosage. Est-ce que tu comprends tout ce que cela veut dire ? Ne trouves-tu pas cela extraordinaire ? Cela signifie et implique en réalité que la vie et la mort elles-mêmes ne sont qu'une simple différence de dosage, que la vie et la mort sont dans ce monde-ci en réalité mêlées au point de n'être qu'une même matière, à utiliser à plus ou moins haut dosage. Et déterminer ce dosage, non pas lutter arbitrairement pour la vie mais tenter de juger le plus équitablement possible le dosage et la répartition de la vie et de la mort, cet arbitrage, pour moi au moins, est le rôle du médecin. Et en ce qui te concerne, malgré tout, je pense encore malgré tout ce qui se passe que le choix que tu as fait était le bon, que tu es là où tu dois être, et qu'il s'agissait de la bonne décision. Que la liberté sera pour toi un remède et non un poison, mais nous verrons cela vite, si tu es encore en vie demain matin et survivis à tout ça cette nuit la drogue le délire et le reste alors j'aurais eu raison. Par ailleurs, pour ton père, je ne m'étais pas trompé de diagnostic. Mais nous avons toute la nuit et quelques heures encore avant que ton délire ne commence alors nous allons pouvoir parler de ça. Et ce qu'il y a à savoir, surtout, quant à ton père à ce moment, est surtout à quel point il était si profondément secret. Et ce qu'il y a à savoir surtout, quant à ton père à ce moment est à quel point il était incroyablement apeuré, effrayé par tout, inquiet à la moindre petite chose. Et ce qu'il y a à savoir surtout est à quel point il vivait dans un monde dans une vision qu'il ne souhaitait pas partager, que je ne désirais pas non plus comprendre, qui l'enfermait et avec laquelle il se battait seul, une idée du monde où tout était suspect et indigne de confiance et susceptible du pire et dans tout ça je ne parle même pas d'amour pas d'amour pas d'amour il n'y avait pas d'amour dans ces choses-là ce monde-là qu'il voyait ou croyait voir ou voyait vraiment mieux que moi qu'importe qui avait raison ou tort maintenant même si je pense que nous avons chacun la responsabilité de porter une part de la vérité mais qu'importe ce sont mes idées à moi ça dans ce monde-là dans lequel il vivait ce monde-là c'était le jeu de forces impitoyables et cruelles de puissances au-dessus de nous et qui nous dépassent et où la vie est simplement de s'en sortir d'en sortir de se faufiler hors de cela possiblement le plus habilement sans en laisser de soi trop de morceaux derrière. Il

était faible tout simplement. Ou pas ce mot-là qui ne va pas, je veux dire qu'il partait de zéro plutôt, et j'aimais cela, je trouvais cela courageux, je l'aimais pour cela, pour moi c'est le seul chemin seule voie plutôt si je puis dire où qu'on aille quoi que ce soit que l'on fasse indifféremment dans tous les cas peu importe ce que l'on veut faire et où on désire aller. Voilà, là je le dis un petit peu mieux. Et donc c'était très concrètement il ne voulait pas que je dise par exemple que nous étions ensemble et amoureux. Avec le temps, j'avais cru que tout cela allait un peu mieux et qu'il s'était calmé là-dessus et je l'avais dit assez indifféremment à mes parents. Plus tard, quand nous passions un moment ensemble je lui avais dit à lui, que je leur avais dit à eux. Il n'avait pas vraiment réagi sur le coup, ça n'avait pas eu l'air de lui faire tant de choses, alors je m'étais dit que c'était bon, que ça ne lui posait plus tant de problèmes que ça. Et c'est là, cette fois-là, à partir de là que le problème s'est vraiment noué, que la chose s'est vraiment passée, que tout cela a vraiment eu lieu de sorte que j'ai et ai eu l'impression de me réveiller et de sortir d'un rêve, ou quoi que ce soit. Il a commencé à parler et à me parler de ces idées bizarres, comme si c'était quelqu'un d'autre qui parlait à sa place, il disait ces mots et c'était tellement aberrant et réel c'était tellement vrai et absurde en même temps "je veux voir la mer" "je veux devenir pirate" que je ne pouvais pas y croire mais je voyais tellement combien c'était réel. Quand la vie se concentre ainsi les choses deviennent à la fois tellement denses et pourtant en même temps légères et là c'était ça tellement réelle cette situation et tout commençait que ce l'était absurdement, alors il s'est levé m'a regardé et m'a dit "d'ailleurs je vais y aller immédiatement, à la mer et devenir pirate". Et il se lève donc et se met à courir. Je suis tellement abasourdie et pourtant je ne suis absolument pas surprise je me lève mécaniquement machinalement je ne pense pas je lui cours après. Et m'éveillant comme si tout avant n'avait été qu'un rêve j'ai l'impression de courir pour la première fois, d'utiliser mon corps pour la première fois. En quelques minutes nous sommes à toutes jambes en direction de la grande cascade et bientôt nous y arrivons et il traverse la rivière et file maintenant vers l'extérieur de la forêt. Je n'arrive pas à le rattraper je ne sais pas ce que je vais faire ni comment mais pendant que je me pose tout ça et m'inquiète le problème se résout sans moi car il tombe chute et se fait mal se blesse à la cheville. Je le rejoins et il est comme un con, il ne dit rien, je l'aide à se relever et avancer et nous repartons en sens inverse dans l'autre direction vers la maison.

Le soir même, plusieurs heures plus tard, il n'avait toujours pas ouvert la bouche et dit quoi que ce soit. Je vois très bien quel jeu il joue et à quoi il pense à ce moment tu sais mais je n'arrive pas à me décider à lui parler insister ou le laisser je n'arrive pas à savoir qu'est-ce qui aidera ou aggravera la situation dans cette chambre avec lui cet idiot et chiant comme un

gosse, si c'est le laisser mariner ou venir l'emmerder qui lui enlèvera les conneries qu'il s'est mises dans la tête voilà. Mais je me décide et tente de discuter un peu, en vain, je pensais que c'était et je sais que ce l'était la meilleure chose à essayer. La meilleure chose celle qui aurait eu le plus de chances de marcher, voilà, si quelque chose avait pu marcher, car il ne répond rien, et je comprends tout, que j'arrive trop tard de toute façon. Et je sais maintenant je comprends que ce n'est plus en mon pouvoir, je vois ça très nettement. En sortant je me contente de finir avec ça "Tu sais que tu seras mort dans trois jours, hein ? Mais tu peux faire ce que tu veux, je ne dirai rien aux autres, à personne." Et je pars me coucher.

Lorsque je reviens, le lendemain, il n'est plus là, l'histoire finit comme ça.

Et tu vois maintenant tu comprends mieux n'est-ce pas comme cela prête à rire ce n'est pas vrai ? La façon dont tout dans le même mouvement la façon dont dans le même mouvement tout est si semblable et si différent à la fois n'est-ce pas ? Si semblable si différent tout à la fois le père le fils, les mêmes idioties mêmes rêves, à la même seconde de la vie la même rivière à franchir la même nuit décisive et moi qui suis toujours à côté de toi ton père de toi son fils sur la même chaise à côté du même lit dans cette même chambre et plusieurs vies ont passé pour moi depuis la dernière fois, et à chaque fois que je vis ce moment ce sera toujours une nouvelle vie qui commence mais c'est à ton tour maintenant, ça va commencer. Vouloir désirer le plus dur et le plus dur est à payer. Elles viennent sur la pointe des pieds et au début ce n'est rien ce n'est qu'une légère gêne et tu vas même pendant un temps ne même pas la remarquer elles se glissent lentement comme un filet d'eau à travers toi, entre tes chairs, et peu à peu ces douleurs peu à peu attrapent un endroit puis un autre, la tête le ventre la poitrine le cœur et bientôt tu es comme retourné, ta barque renversée le monde à l'envers. Le bandeau sur ton front se resserre, tu commences à dégueuler, à sentir bondir tout ce que tu as avalé, à chaque hoquet à chaque haut-le-cœur ta gorge se retourne comme une chaussette ou un sac poubelle qu'on égorge et tu n'as pas le temps de t'inquiéter tu as tellement mal tu ne peux plus penser. Pendant que de l'autre côté de cela ton ventre travaille et se tord comme entortillé par une tenaille brûlante et tu cries de douleur chaque fois que tu chies et sors cette merde comme une bombe et ton front brûle tellement tu n'as plus aucune force gisant dans ce lit mouillé souillé tu es couvert de ta transpiration chaud glacé et puant tu es courbaturé à chaque membre tu es comme noyé par la fièvre, enseveli sous la douleur et tu ne peux pas te permettre mieux qu'un mince râle humilié et continu alors que tu patauges dans le liquide dans la boue humaine et puante colorée et pleine de morceaux de la vie et de la mort quand elles s'empoignent et c'est là que tu sens quelque chose de différent, comme derrière toi,

respirant dans ta nuque et qui surgit. Comme ton ombre, qui est et n'est pas toi, sexe brandi et qui t'attrape t'agrippe et je sais que tu vas y survivre, même s'il porte et ne porte pas ton visage, mais cela ne veut pas dire que cette nuit disparaîtra. L'aube va se lever, mais cette nuit cette ombre bandée et accrochée derrière toi qui te ressemble et ne te ressemble pas, image reflet pensée ou souvenir tu vas survivre je le vois je le sais maintenant mais tu garderas désormais toujours tout ce que tu as rencontré ici.

Allez, c'est à mon tour notre tour maintenant, lève-toi, allez, et allons tracer ensemble la fin de tout cela, c'est à ça que servent les cinquièmes actes. Ma mère s'est surpassée je vois, c'est dingue que tu ne sois pas mort. Il va bientôt y avoir de l'orage tu sais, depuis que je t'ai crevé les yeux le ciel s'est altéré et ils se sont amassés rassemblés jusqu'à maintenant et bientôt vont éclater tous ensemble, tous ces grands nuages tellement sombres. Nous allons tenter notre dernière chance durant cet orage, tu comprends, il faut que je me dépêche pour être rentré avant, on a déjà suffisamment raté nos entrées grâce à toi. D'ailleurs, j'ai oublié et j'aurais dû commencer par là, c'est l'exil pour toi qui a été choisi. Tu te souviens de cette histoire qu'ils nous racontaient à l'école, sur le premier homme de notre peuple, un certain Sylvain ? J'ai pensé à ça tout à l'heure durant le débat et les délibérations. Il avait nommé, le

premier homme de notre peuple, notre premier homme, ce Sylvain, il avait nommé son premier fils Marin, en mémoire de son frère dit-on. Mais Marin voulait partir, comme toi ou ton père. La vie était alors très difficile ici, et beaucoup souhaitaient partir aussi mais n'auraient pas osé. Si Marin était parti, beaucoup l'auraient suivi, et notre peuple, seul ici dans cette forêt et en ce temps difficile, n'y aurait pas survécu, amputé de la moitié de ses membres. Il n'y avait pas trente-six solutions, c'était à qui agirait le premier. Alors Sylvain tua Marin son premier fils. Notre peuple a survécu, a toujours survécu envers et contre tout depuis tout ce temps, et toi et moi nous voilà aujourd'hui ici dans cette même forêt qui parlons pouvons tranquillement parler apprendre et discuter de cette histoire de nos ancêtres. J'ai pensé à tout ça et ces deux voies me sont clairement apparues, celle dans l'histoire que choisit le père, Sylvain, et celle que Marin son fils choisit, lui qui porte le nom de son oncle perdu. Je me suis retrouvé comme dans cette histoire à ce carrefour, entre ces deux voies qui se croisent et j'ai choisi le père et pas le fils, c'est ainsi, je ne sais même pas pourquoi je te raconte tout ça. Enfin si, pour te dire que j'ai voté pour cet exil, que je l'approuve. J'ai aussi débattu contre la mort et pour cet exil, je veux que tu le saches aussi, et nous avons réussi à les convaincre puisque l'exil pour un aveugle comme toi revient presque directement immédiatement à le tuer. Cependant ne te fais pas d'idées, j'étais pour cet exil et contre qu'on te tue directement mais ça ne veut pas dire que je vais t'aider à quoi que ce soit hein. Voilà, comme dans l'histoire que je viens de raconter nous nous laissons tous les deux à ce carrefour où se croisent ces deux voies et nous en choisissons chacun une différente. Je te laisse là, c'est là que nous avons dit que je devais te mener, dans cette partie sauvage de la forêt qui achève notre territoire et où commence un nouveau monde. Tu vas mourir, c'est presque certain, mais sache tout de même que j'espère que tu t'en tireras. Les nuages noirs ont fini de se rassembler et le vent se lève, il faut que j'y aille et que je revienne très vite maintenant, et c'est maintenant que nous nous quittons.

Alors alors mon chou, c'est un peu la cata pour toi maintenant n'est-ce pas nan hein ?

Faut dire aussi, t'es con ! Quand tu pouvais partir, tu as voulu rester,

Et quand tu ne pouvais plus partir, tu n'as plus voulu rester

Et maintenant te voilà là, tu dois te sentir bien con non ?

Juste au cas où, pour lever l'ambiguïté, je suis l'esprit de cette forêt tu avais saisi ?

Parce que les gens se font tout le temps toute une image de moi et tout, alors il m'est arrivé qu'on ne me reconnaisse pas

Mais me voilà, génial hein ? Tu as de la chance tu sais

Ma spécialité, c'est d'apparaître comme ça là comme je viens de te le montrer quand les gens sont vraiment vraiment dans la merde

Olala, ça me rappelle plein d'histoires d'ailleurs en disant ça tu ne peux pas te rendre compte

Il y a vraiment longtemps par exemple, un type est apparu, et c'était le premier de ton peuple

Je ne sais plus d'ailleurs comment il s'appelait exactement, un truc comme mie de pain, ou vilain, ou petit nain, ou petite main, ou lie de vin, quelque chose comme ça vraiment je ne me souviens plus du tout je n'arriverai pas à mettre le doigt dessus

Toi : Sylvain

Moi : Ah oui c'est ça ! Bravo ! Eh bien, bien joué petit !

Et donc voilà ce Sylvain, il arrivait du désert, de l'autre côté de la forêt suivant là où on est maintenant toi et moi voilà

Il était vraiment à bout, affamé, il racontait des trucs bizarres sur une petite touffe je ne comprenais pas, et disait "elle avait raison" "elle avait raison" et tout, il faisait pitié, il allait vraiment crever comme ça comme un nul

Alors je l'ai vu et je lui ai dit Moi : Ouai ça va là ?

Sylvain : Ça va ouais

Moi : Tu es sûr ? T'as pas l'air tu sais

Sylvain : Si si super, j'ai beaucoup de chance tu sais, bien des meilleurs que moi ont crevé sans un jour pouvoir ne poser qu'un seul pied sur la terre promise alors franchement je n'ai pas de quoi me plaindre tu vois ce que je veux dire

Moi : Pas du tout, mais on s'en fout, t'as pas faim ?

Sylvain : J'ai la dalle ! Mais je n'ai rien pour te payer, désolé, tant pis pour moi

Moi : Pas sûr

Sylvain : Ah non c'est mort je ne couche pas

Moi : Non mais tu peux faire autre chose. Suis-moi un peu, tu sais j'ai bien réfléchi ces derniers temps mon pote, et justement j'ai pensé à vous, aux humains. Tu sais j'ai plein de sœurs forêts qui s'inquiètent, avec des gens comme vous, nous on ne sait pas ce qu'on va devenir. Alors je me dis, ma belle, quel est le meilleur humanicide auquel tu puisses penser hein ? Tu me suis ? Et là j'ai

compris, d'autres humains ! Donc tu vois donc, le mieux pour me protéger des gars comme toi, c'est d'avoir plein de gars comme toi

Sylvain : Ah pas bête la belette

Moi : Et oui ! Et j'en ai parlé à mes sœurs forêts, on est en train de monter un genre de syndicat, et de recruter nos humains, sauf que moi j'ai un gros problème pour ça tu l'as bien vu

Sylvain : Tu m'étonnes, avec ce putain de désert autour, tu n'es pas prête à recruter grand-monde !

Moi : Mais c'est là que je me dis ça que te voilà devant moi qui arrive mon petit ! Alors, elle n'est pas belle la vie !

Sylvain : Ah ! Ah ! Ah ! Mais je vois maintenant, alors c'est ça que tu veux que je paie contre le gîte et le couvert c'est ça hein ?

Moi : Exactement mon petit malin tu as tout compris tu es un futé toi je t'aime bien tu sais voilà mon deal : si tu restes ici et que tu fais plein de petits humains et que tu t'engages à me défendre contre les autres vilains humains je te garantis pour toujours, pour toi et tous tes descendants et leurs descendants à eux aussi le gîte et le couvert, un cadre de vie sympathique, une qualité de l'air splendide, de l'eau pure directement des sources, une faune et un gibier garantis sans OGM, une flore et des cultures sans glyphosate ou n'importe quelle autre de ces merdes, du bois de construction dispo

Sylvain : Ok ok ok c'est super c'est bon je prends tu m'as convaincu voilà ramène la bouffe putain j'ai trop faim je vais mourir

Moi : Merveilleux, serrons-nous la main maintenant ! Cher associé !

Sylvain : Comment tu t'appelles ?

Moi : Appelle-moi Sylvie ça simplifiera les choses

Sylvain : Très bien Sylvie moi Sylvain ! Premier de ma race ! Je m'engage pour moi et tous mes descendants à respecter mes engagements et conditions tant que tu respecteras les tiens !

Moi : Top là ! C'est dit ! Allez à table maintenant mon pote, va pas claquer maintenant ce serait trop dommage pour nous deux là

Sylvain : À taaaaaable !

Et voilà plus ou moins comment ça s'était passé, il était bien content ce bon Sylvain de me trouver dans le coin quand il a eu besoin

Toi : Oui mais à quoi ça me sert là ton histoire tu ne vois pas que j'ai d'autres chats à fouetter !

Moi : Attends crapaud ! Mal élevé ! Ne m'interromps pas dis donc petit con, ou je te laisse là dans ta merde

Tu vas comprendre avec mon autre histoire

Toi : Sérieux, une deuxième, dans la même scène ?

C'était il y a beaucoup moins longtemps, un autre type arrive là où j'avais trouvé Sylvain, mais dans l'autre sens, de la forêt pour aller vers le désert

Tu as compris maintenant c'était ton père

Qui avait à ce moment-là exactement le même âge que toi maintenant

Je l'arrête et lui dis

Moi : Bouh ! Je suis l'esprit de la forêt !

Ton père : Ah mon Dieu ! Aaaaaah ! J'ai peur !

Moi : Tu vas où comme ça là à cette heure toi mon petit gars dis-moi-le donc bien vite si tu ne veux pas que je t'étripe t'agrippe te gifle et te renvoie d'où tu viens, minus

Ton père : Madame ne vous inquiétez pas s'il vous plaît je m'en vais !

Moi : Nan mais tu n'as rien compris, je sais que tu te tires, mais justement, je veux que tu rentres !

Ton père : Quoi, mais pourquoi ?

Moi : Ecoute, ça serait trop long à expliquer, mais en gros je sens bien que tu n'es pas prêt toi à partir, tu ne fais que fuir, et dans ces conditions ça ne vas pas marcher tu sais, si tu veux t'en aller, il faut que tu renonces à tout ce que tu as là, et je vois bien que ce n'est pas le cas, donc ne le fais pas, tu seras mort dans trois jours

Ton père : Ah non mais j'en ai marre que l'on me dise ça sérieusement vous aussi mais faut que vous arrêtiez tous

Moi : Oh mais moi je suis sérieuse couillon ! C'est simple, reste accepte tout ouvre tes bras et sois heureux ou pars cours à toutes jambes ne regarde qu'en avant et n'aie aucune arrière-pensée, ce n'est pas compliqué non ? C'est l'un ou l'autre c'est simple non toi tu fais l'un par peur de l'autre ça ne va pas marcher, alors ferme ta gueule ou ouvre-la même mieux pour me dire "oui vous avez raison madame" rentre chez toi sois heureux sois-moi reconnaissant aussi et puis voilà et puis c'est tout ce n'est pas mieux ?, tu sais que tu fais de la merde là

Ton père : Soit, peu importe, laissez-moi quand même tranquille

Moi : Oh et puis merde fais ce que tu veux c'est ton problème sois con et casse-toi allez

Ton père : Merci

Moi : Et ne me remercie pas, couillon ! Putain ! Ce qu'ils sont bêtes ! Je viens de manquer de te sauver la vie, moi aussi

Et il est parti

Toi : Non mais vous savez ça fait deux jours que ça me démange de le dire parce que tout à coup tout le monde est pris d'une crise de blabla aiguë d'une blablatite diarrhéique sévère et super contagieuse mais je m'en fous de ces histoire ! Je n'arrive pas à vous le faire comprendre je le vois mais je sais ce que je fais, pourquoi je le fais et qui je suis, même si je ne sais rien et me fous de ces histoires de mon père mon peuple forêt mer nuage blabla ok ? Alors laissez-moi tranquille, ça va moi vous savez, je gère, le plus dur est passé, fallait juste me décider quoi faire et maintenant c'est bon, puis j'ai survécu à cette putain de guerre, à cette nuit horrible et à ce procès et voilà, le plus dur est derrière, reste plus qu'à sortir de ce merdier là de maintenant et le tour est joué, alors fermez-la, j'essaie de réfléchir et trouver une idée vous savez, et si c'est juste encore pour me parler de vous vous aussi ça va hein, j'ai des trucs concrets à régler d'accord ?, donc si ce n'est pas pour me proposer une solution je voudrais bien penser et réfléchir en paix

Moi : Ok ok mon chou, ce que tu es soupe au lait

Je voulais juste te dire un truc sympa tu sais

Quoi qu'on veuille rester, ou partir

Il faut en savoir le prix,

Ce que tu sais

Alors tu peux y aller, pour moi aucun problème

Si tu trouves comment évidemment.

L'orage éclate, ça démarre

Ça va barder là-bas

Tu es au désespoir

Tu vas finir ici

Tous ces efforts ces sentiments, cette énergie tous ces mots pour rien

Ce n'est pas possible

On n'a pas le droit de te faire ça !

Et cela ne va rien changer, mais tu montes à cet arbre
Car il faut bien penser réfléchir essayer quelque chose
Ou peut-être si si tu prends un éclair, tu pourras au moins crever plus vite
Et il fait froid vent pluie grand bruit, et il n'y a rien à faire
Et ils t'ont eu, et tu es seul tu es fait foutu perdu tu es un mort à retardement tu
es inépuisable tu ne peux pas l'accepter

Et là !

Haha Mais qu'est-ce qui se passe !

Et là Tadam Attention Mais qu'est-ce qui se passe ! Un bateau pirate

Tu n'en crois pas tes yeux

Un putain de bateau pirate qui vole dans le ciel au-dessus des arbres et que tu
vois depuis la cime où tu es arrivé

Et merde ! Mais quoi encore

Il vient de rentrer dans ce gros nuage noir et est immobilisé

Hey mais c'est Georges dis donc ! Ce vieux Georges, comment tu vas ?

Georges : Ah Sylvie je ne t'avais pas vue ! Qu'est-ce que tu fais là ? Ça va ?

Le second : Capitaine je ne comprends rien maintenant on vient de rentrer dans
un nuage et on est coincé !

Sylvie : Super, je causais avec le microbe là, rien de spécial

Un marin : Un nuage qui parle ! D'abord on s'envole en prenant trop fort le vent
va comprendre comment ! Et maintenant un nuage qui parle !

Le capitaine : Bouge de là gros tas de flotte tout noir ! Tu m'entends ! Ou je vais
te canonner moi !

Georges : Hey du con d'abord tu me rentres dedans et ensuite tu m'insultes ?
Non mais ça ne va pas tu veux que je grille ton tas de planches ou quoi

Le capitaine : Eh merde

Le microbe : Ola messieurs ! Par là oui ! Je suis dans une situation gênante ici,
vous n'auriez pas une place dans votre bateau ?

Georges : Ça faisait un bout de temps, c'est dingue tu n'as pas changé, quoi de
neuf depuis la dernière fois alors

Le second : Mais oui mon petit gars ! Je sais exactement comment tu pourrais
nous aider

Le capitaine : Ta gueule toi ! Reste où t'es microbe

Sylvie : Oh bah tu sais je suis assez occupée avec mes humains ces temps-ci, celui-là par exemple

Un marin : Ouais reste où t'es microbe ! Tu as l'air trop nul !

Le capitaine : Hey ! C'est bientôt fini là le nuage ?

Georges : Tiens viens voir là mon petit gars... on ne s'est pas déjà vu ?

Le second : Mais capitaine, vous savez bien qu'il serait super ce gosse, vous le voyez comme moi

Le microbe : Euh non je ne crois pas, vous êtes sûr que vous ne me confondez pas avec quelqu'un ?

Le capitaine : Ta gueule toi, tu sais très bien qu'on est déjà plein, il n'y a pas de place pour lui

Georges : Si si je suis sûr de t'avoir déjà vu... Putain Sylvain ne me dis pas que c'est toi !

Sylvie : Haha mais Georges arrête, je t'ai déjà expliqué plein de fois qu'ils sont morts, les humains meurent et font des gosses pour les remplacer

Un marin : Je suis avec vous capitaine ! Il ne me plaît pas du tout le microbe

Georges : Oui mais c'est bien ce que je dis, ils meurent et restent en vie en même temps

Le microbe : Je vous jure monsieur le nuage que vous faites erreur

Georges : Ou bien cette fois je t'ai vraiment trouvé Marin ! Mais oui ! Le bateau !

Le capitaine le second un marin : Laissez-nous partir !

Le microbe : Non je vous assure, des Sylvain encore, j'en connais quelques-uns à l'école, mais des Marin, il n'y en a aucun chez moi pas de risques

Georges : Tiens mais j'ai déjà entendu ça une fois... Oh ce n'est pas vrai ! Franck c'est toi ?

Sylvie : Hahaha !

Le microbe : Qui ça vous dites ?

Le capitaine : Abrège microbe, toi je peux te canonner toi si tu ne la fermes pas !

Le microbe : Vous feriez mieux de me prendre à bord, vous ne savez pas ce que vous perdez !

Le second : Oui s'il vous plaît capitaine !

Un marin : Non s'il vous plaît capitaine !

Le second : Allez allez s'il vous plaît !

Le capitaine : Jamais de la vie ! Aucun intérêt

Le second : Mais si bon sang ! Regardez-le ! Il sera super !

Le capitaine : Trouvez-le de plomb et qu'on n'en parle plus ! Qu'est-ce que vous voulez que je foute d'un aveugle !

Le microbe : Toi d'abord !

Le capitaine : Oh le con ! Mon œil ! Il m'a crevé un œil ! Il m'a jeté une pierre et m'a crevé un œil !

Le second : Mais c'est qu'il y voit clair pour un aveugle dites-moi !

Le capitaine : Montez-le à bord, je vais le buter !

Un marin : Oh non !

Le second : Oh oui !

Le microbe : Hahaha !

Sylvie : Ah mon Dieu qu'ils sont drôles !

Le capitaine : Je vais le buter ! Je vais le buter !

Georges : Je suis sûr qu'on s'est déjà vu microbe !

Le microbe : Et moi je suis sûr qu'on se reverra !

Un marin : Laissez-le capitaine s'il vous plaît ! Je ne l'aime déjà pas !

Le second : Il sera gé-nial !

Le capitaine : Je vais le buter je vais le buter !

Sylvie : Bravo mon petit tu as réussi !

Tout est ouvert tout se déchire tu es libre !

Le microbe : Hahahahaha !

Julien : Yo ! Quelques mois ont passé depuis la dernière fois
Que j'ai quitté cette forêt et tout

Bravo à vous, qui vous aussi êtes arrivés jusque là
Vous et moi, nous nous retrouvons maintenant
Et ensemble
Pour la première fois
Mais pas la dernière.
Merde, je revois tout ce qui s'est passé
Je revois tous les autres
Le chemin les marches, les pas un à un
C'est extraordinaire
Juste après que j'ai embarqué, la dernière fois, il y a quelques mois
Le bateau est très vite redescendu sur mer
Aussi incompréhensiblement qu'il l'avait quittée
Quand le vent est tombé
Et depuis grand soleil, pas un seul nuage.
On accostera dans quelques jours
C'est merveilleux, je suis tellement excité
Comme si ma vie n'avait pas encore commencé
Je revois tout ce qui s'est passé tous les autres et toutes ces années tous ces mots
Semblent inexistants ou aussi comme avalés en moi
Je revois tout et je le vois pour la première fois
Pour la première fois je sais être là, présent,
Je sais être et avoir été
Je sens jusqu'où s'enfonce mon pied et se lance ma main
Je me sens prêt à aimer ! Je me sens prêt à vivre !
Je voudrais tant vous le dire autant que je le sens
Je suis enfin posé, et lancé
Parti et resté
Je n'avais jamais parlé avant cela
Vous entendez pour la première fois mes mots
Et j'ai une grande pensée à cet instant,
Maladroite sûrement, je me sens tellement nouveau tellement neuf
Et tellement épais tellement mûr
Tellement pur
Je pense et veux lancer mes phrases et mon corps

Vers tout ce qui me précède, et tout ce qui me suit
Je suis ici et je suis partout
Avec moi et avec vous
Avec toi avec moi
Je suis enfin arrivé et tout commence
Pour un tour encore, tout se fait et se défait en moi
Et nous allons bientôt repartir
Mais, il faut aussi que je dise,
Par ailleurs,
Si cet enfoiré de second me voulait tellement
C'est pour me vendre dans un des bordels du port comme esclave
Ce salop, ce gros porc, il m'en fait voir de toutes les couleurs
Ces fils de pute de pirates, je ne le savais pas, mais ce sont des esclaves qu'ils
vendent
C'est comme cela qu'ils vivent, putain ça m'a bien dégrisé
Je n'aurais jamais imaginé
Je suis enchaîné depuis qu'ils m'ont embarqué
Et traité moins bien qu'un animal ou qu'un objet même
Mais qu'importe
Tout est derrière moi, il faut juste trouver comment m'échapper
Ce qui ne sera sûrement pas compliqué
J'ai déjà bien réussi,
Après tout,
À embarquer sur un bateau pirate hahaha !

Pirate

Oui – Oui !

Hahahahaha !

Remerciements

Je souhaite remercier, ici, toutes celles et ceux qui ont participé, de près ou de loin, à l'aboutissement de cette pièce, que ce soit dans sa forme écrite ou, plus tard, dans sa mise en scène à Bruxelles, en 2022, par la Jeanette Compagnie.

Ma mère, tout d'abord, dont le soutien matériel et moral indéfectible m'a permis d'écrire cette pièce, et sans qui elle n'aurait peut-être jamais vu le jour.

Mathias Rouche, ensuite, mon plus vieil ami, mon compagnon de théâtre, mon âme-sœur de théâtre ai-je envie d'écrire, le co-fondateur, avec moi, de notre compagnie, la Jeanette Compagnie. Mathias, une bonne partie de ce que je sais et ce que je fais, au théâtre, je te le dois. En plus d'être mon ami et mon partenaire, tu as souvent été, aussi, mon professeur. J'ai envie, ensemble, qu'on fasse le meilleur théâtre du monde, ou le théâtre dont nous rêvons, tout simplement.

Toutes celles et ceux, ensuite, qui ont aidé cette pièce à voir le jour. Chacun.e qui donna un retour intéressant, critique, exigeant, généreux. Les lieux qui nous ont accueilli.es, Le Théâtre des Rues, Le Théâtre de la Parole, la ville de Flobecq et particulièrement son bourgmestre Philippe Metens, le Quai 41 ainsi que Thierry Lefèvre d'Une Compagnie qui nous offrit une semaine de répétitions. Enfin, bien évidemment, notre équipe d'acteurs.rices : Irene Seghetti, Mohamed Gadio, Clément Bernaert, Célia Rorive, Cyril Chalet et Lara Van Drooghenbroeck. Pour votre travail, votre générosité, votre art.

Tous mes ami.es et amours qui m'ont aidé, porté, soutenu dans ce projet. Inès, en tout premier, et tu sais pourquoi. Elisabeth. Pierre-Antoine, toi qui as cru en moi depuis les bancs de Louis-le-Grand où l'on me prenait pour un fou, ou un clochard, ou un idiot, ou tout ça à la fois, alors que tu me parlais calmement et me regardais, tout simplement, comme un être humain, et aujourd'hui un ami. Merci pour ta passion, ta patience, ta quête permanente de justesse et ta générosité sans faille à mon égard. Suzanne, toi que j'ai rencontrée sur les mêmes bancs, et dont ton amitié m'est si chère. Milena, autre magnoludovicienne, pour ton amitié, ta franchise, ta passion pour la littérature, et l'exigence de tes lectures. Raphaël, pour ta patience, ton écoute, ta passion et ta générosité toi aussi. Omid et Pierre-Emmanuel, pour votre enthousiasme infatigable, votre faim de savoir, et tous nos bons moments partagés dans le Morvan au coin du feu, entre deux « plongée » à l'intérieur de ce texte fou. Daniel, ta

patience et ta générosité à mon égard, ton innocence, ton émerveillement sincère et permanent devant le monde et les êtres, ta gentillesse, la force de ta gentillesse, tout simplement, je ne les ai pas oubliés. Marie. Amalia, Ambre, Mathis et les ami.es de Rennes à qui je repense. Jeanne, pour cette Antigone que nous avons portée ensemble, à l'époque de Louis-le-Grand encore, et qui fut un moment important pour moi. Vincent, comment te dire ce que je ressentais, à 16 ans, quand j'étais au fond de mon lit et de ma dépression, que tu étais mon prof de théâtre au lycée, et que tu m'appelais sur mon portable pour que je rapplique faire ma scène ? Et je venais. Pour ta douceur et ton intelligence, depuis mon premier cours avec toi en première, et ta présence si douce et si précieuse depuis, maintenant que tu es mon ami. Marussia, à qui je repense souvent. Tous mes ami.es de Saint-Maur, à qui j'ai aussi cru dire au-revoir, avec cette pièce : Clément, Emma, Hugo, Matthieu, Adrien, Maxence, Antonin. Clément, oui, parce que je crois qu'il y a plus que de la colère qui nous lie. Sarah, je ne sais pas même quoi écrire, je suis parti quand tu es revenue. Zoé, pour tout ton amour, ton amour, ton amour, ma rencontre avec toi n'est pas discernable des mois où est née cette pièce et de son éclosion. Sans toi, comment aurais-je fait, au milieu de toutes ces métamorphoses et ces révolutions ?

Les rares adultes, à cette époque où l'on me regardait encore comme un enfant, qui ont tâché de m'abriter du vent pour protéger ma flamme. M. Hérembert. M. Mensdorf-Pouilly. Mme. Lajoie, qui m'a regardé comme un être humain et m'a compris. Qui m'a respecté. M. Dieudonné. M. Metzger. Et toutes celles et ceux dont je n'écris pas ici le nom.

Ma famille maternelle, dont je sens mieux aujourd'hui la chaleur.

Les rencontres d'un jour oubliées, les discussions fugaces, les sourires, les encouragements, les inquiétudes qui me voulaient du bien, comme celles de Michel et d'Angel.

Les premiers travailleur.euses de littérature qui m'ont tendu la main. Pascale Goze, des Editions Lunatiques. Christian des Editions de la Crypte, pour tes encouragements qui m'ont touché, aidé, et tes lectures sincères de mes textes. Et Yan Kouton, toi qui édites ce texte aujourd'hui. Je ne te remercierai jamais assez de ton amitié et de ta confiance, Yan. Entre tous, je te dédie ce texte.

Je remercie aussi toutes celles et ceux qui m'ont fait du tort.

Je remercie les lieux qui ont signifié pour moi, et qui ont participé ainsi à l'écriture de cette pièce.

Saint-Maur, la rue Eugène Pelletan, le centre ou le début de l'univers, toute cette banlieue Est de Paris où j'ai grandi.

Le quartier latin et le lycée Louis-le-Grand que j'ai réussi à haïr autant que ma ville natale.

Enfin les forêts du Morvan dont ce livre s'est nourri comme un fœtus le placenta.

Mes derniers mots sont pour la visite que j'ai reçue durant l'écriture de ce livre.

Merci.